By Louis Poinsinet de Sivry.

TRAITÉ
DES
CAUSES PHYSIQUES
ET
MORALES DU RIRE
relativement à l'Art de l'exciter.

Quid rides?
HOR.



A AMSTERDAM
chez MARC-MICHEL REY
M DCC LXVIII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le HAZARD a fait tomber le Manuſcrit de cet Ouvrage entre mes mains. Il portoit alors le titre de Traité du rire; *ce qui fut cauſe que je négligeai un an entier de le lire, le regardant comme un eſſai de plaiſanterie, un jeu d'eſprit, un pur badinage; & j'attendois, je l'avoue, pour en entreprendre la lecture que j'euſſe plus d'un moment à perdre. Un ami homme de goût mais moins ſcrupuleux que moi ſur l'emploi des inſtans, me l'emprunta pour en faire l'examen; & le raport avantageux qu'il m'en fit m'apprit combien je m'étois trompé ſur le vrai ſens de ce titre. Je lus moi-même le traité en queſtion & je me convainquis non ſans quelque étonnement que ce petit Ouvrage étoit d'un bout à l'autre un Ecrit raiſon-*

né, plein de recherches, de notions & même de découvertes utiles, & qui n'intéressoit pas moins la Philosophie que l'art du Théâtre. Je me déterminai donc sur le champ à l'imprimer; sûr que je ferois par là un présent agréable à tous les gens de goût. Je crois seulement devoir les prévenir de la méprise dans laquelle j'étois tombé d'abord à la premiere inspection du titre, afin qu'eux-même ne se laissent point entraîner dans la même erreur. Je prie donc le Lecteur de vouloir bien réfléchir qu'un Traité sur le rire *n'est pas nécessairement une facétie; qu'il y a peu de ressemblance entre un* ouvrage pour rire, *& un écrit sensé & réfléchi sur les causes secrettes & le principe moral par lesquels nous rions; connoissances qui peuvent conduire plus sûrement à ces moyens ar-*

tificiels d'exciter le rire qu'on a regardés jusqu'ici comme une science impossible à rédiger en méthode. Si malgré ces considérations il se rencontroit encore des esprits assez superficiels pour trouver mauvais que cette analyse technique & Philosophique du Rire fût écrite d'un style décent & d'un ton raisonnable; je leur demanderois s'il leur est jamais arrivé d'entrer en colere en lisant le traité de la colere composé par Séneque; & si à l'occasion d'un Essai sur les causes de la fievre, ils s'aviseroient d'exiger que le Médecin Auteur d'un pareil traité donnât la fievre à ses Lecteurs. Il est nécessaire d'établir une différence entre un tableau & une analyse; entre une plaisanterie qui fait rire, & un traité où l'on examine de sens froid par quel principe on rit. En

général tout Ecrit analytique est un Ouvrage de réflexion ; & il seroit ridicule de lui donner le ton d'une farce. Nous osons assurer que celui-ci est écrit du ton le plus convenable aux vues utiles & profondes dans lesquelles l'Ouvrage est composé. Je me crois dispensé d'en dire davantage pour les gens sensés ; mais eux-mêmes savent bien qu'avec l'autre espece de Lecteurs on n'a jamais tout dit. C'est uniquement pour ceux de cette derniere classe que nous avons pris le parti de changer l'ancien titre du Manuscrit, & d'intituler l'Ouvrage que nous publions, non plus Traité du rire, *mais* Traité des causes physiques & morales du rire, relativement à l'art de l'exciter.

A Madame ** de ....

MADAME,

Votre Passion ſans bornes pour toutes les belles connoiſſances, & votre goût éclairé pour les Arts ne vous permettent pas de vous en tenir au plaiſir que leurs charmes vous font éprouver. Après avoir joui de la perſpective toujours variée du tableau qu'ils nous préſentent, vous paſſez, Madame, de cette ſatisfaction momentanée à des conſidérations plus ſolides. Un empreſſement louable vous fait remonter à la cauſe ſecrette de cette magie qui nous remue, qui nous entraîne, mais qui toute-puiſſante qu'elle eſt, n'agit ſur nous que par le jeu caché de certains reſſorts. Voilà l'objet de vos recherches; & c'eſt cette ſeconde ſcience que vous deſirez approfondir. Vous y parviendrez ſans doute, quelque pénible qu'en ſoit l'étude, & de quelques ténebres que la nature ſemble avoir environné les premiers principes de toutes choſes. Non, Madame, les Arts, j'oſe vous le promettre, n'auront pour vous

rien d'obſcur: vous qui les cultivez, vous dont ils ſont les délices, vous méritez de les connoître, d'en étendre les limites, & d'en développer les myſteres. Ce traité va vous faire entrer dans le païs des découvertes; & la queſtion qui va d'abord s'offrir à votre impatience eſt juſtement celle qui m'a paru piquer le plus votre eſtimable curioſité ſur tout ce qui concerne les Arts.

La Comédie, cette ſource inépuiſable de plaiſirs utiles, nous divertit par des leçons, & nous inſtruit par le tableau des défauts & des vices. Le *rire* eſt ſon véritable attribut; & c'eſt par lui qu'elle marche au but reſpectable *de corriger l'homme en le divertiſſant*. Le *rire*, quoiqu'on en puiſſe penſer, n'eſt donc point une matiere de ſi peu d'importance, ni que la raiſon même la plus auſtere puiſſe être en droit de mépriſer. C'eſt au contraire, ſi j'oſe le dire, un objet digne de ſes recherches & de toute ſon attention.

Il paroîtroit naturel de définir ce que c'eſt que le *rire*, avant de ſonger à parler de ſon origine. Mais comme on n'a rien dit, juſqu'à nos jours, de ſatisfaiſant ſur la nature de ce mouvement ſingulier; il ſera plus à propos de remonter d'abord à ſa cauſe primitive; laquelle une fois dé-

terminée jetteroit ſur tout le reſte une vive lumiere.

Cette route, je l'avoue, n'eſt pas la moins ſemée d'obſtacles: car l'origine du *rire* eſt pleine d'incertitudes; & ſes ſources les plus apparentes ne ſont pas les véritables. Si le *principe* que nous cherchons n'étoit pour ainſi dire caché dans les replis de la nature, l'auroit-on ignoré durant tant de ſiecles? Démocrite, Ariſtote, Cicéron, Céſar auroient-ils refuſé de le définir? Ariſtophane, Plaute & tant d'autres auroient-ils affecté de ne le point connoître? Le ſeul ſilence de Moliere en cette occaſion, n'eſt-il pas lui-même un prodige, & ne ſuffit-il pas pour prouver à quel point le *principe du rire* eſt difficile à trouver?

Ne plaignez-vous point mon embarras, Madame, à la vue de ces difficultés, & n'êtes-vous point en peine de ſavoir comment j'en pourrai ſortir? A dire vrai, c'eſt un étrange labyrinthe; & ſans les ſecours extraordinaires que le hazard m'a fournis, je n'oſe répondre que la crainte d'échouer ne m'eût fait abandonner l'entrepriſe. Mais puiſqu'une rencontre heureuſe & preſqu'unique m'a mis à la ſource des principales lumieres que vous deſirez, j'y vais puiſer abondamment de quoi

vous satisfaire. Il faut premiérement, Madame, vous mettre au fait de cette énigme.

Un ami me conduisit un jour chez feu M. Titon du Tillet, si connu dans la République des Lettres par le monument de bronze qu'il a fait élever à leur gloire, & dont le Roi vient d'orner sa Bibliotheque. Je puis dire que ce jour-là mon étoile ne fut pas malheureuse; car sans parler des artistes célebres que je vis alors pour la premiere fois, figurez-vous, Madame, quelle dut être ma joye de me trouver en la compagnie de plusieurs Gens de Lettres, dont les écrits fesoient à la fois mes délices & mon étonnement. Destouches, Fontenelle, Montesquieu, déployerent devant moi tous les trésors de l'éloquence. Je ne me lassois point de contempler ces illustres personages; & je sentois ma passion pour l'étude s'accroître en les écoutant. Destouches simple, pur, gracieux, abondant, & naturel dans son style; Fontenelle orné, fleuri, fécond, subtil, élégant, & sur-tout ingénieux; Montesquieu tour-à-tour agréable, élevé, profond, léger, grave ou sublime: tels furent, Madame, les interlocuteurs que j'eus le bonheur d'entendre. Ils agiterent fort au long cette même question du

Rire, qui pique aujourd'hui votre curiosité. Je recueillis précieusement leurs divers sentimens sur cette matiere, qui les tint long-tems partagés. Je vais m'attacher à vous retracer leurs discours dans cet entretien. Daignez vous souvenir que c'est leur opinion, non la mienne que je vous expose. Voici ce qui donna lieu à cette dispute intéressante.

Quelqu'un de la compagnie s'étant mis à rire, sans aucun sujet apparent; un des convives releva malicieusement cette espece d'inconséquence. Sa remarque fut comme le signal d'une guerre ingénieuse; & tout le monde s'étant réuni contre le rieur, on fit une ligue offensive pour l'obliger à convenir des raisons cachées de cet éclat indiscret. Celui-ci se battoit en retraite; mais on avoit résolu de ne lui point faire de grace. Une Dame seule eut pitié de son embarras, & trancha la question en disant: *Voilà bien du mystere! Monsieur rit de notre curiosité.* Cette disparate vint à propos pour dissiper l'orage, & donner à la personne en question le tems de respirer. Comme c'étoit un homme d'esprit il profita habilement de cette diversion pour se tirer d'affaire; & s'adressant à toute la table: „ *Je suis prêt*, dit-il, *Messieurs*, *à vous*

„ *avouer de quoi j'ai ri ; ſi vous-mêmes*
„ *pouvez me dire ce que c'eſt que le rire,*
„ *& pourquoi vous riez.*"

DESTOUCHES s'écria que la demande étoit juſte, & qu'on ne pouvoit ſans humeur refuſer d'y ſouſcrire.

„ *Vous porterez donc la parole?* interrompit FONTENELLE.

„ *Oui*, repartit DESTOUCHES, *ſi vous* „ *conſentez d'en faire autant.*

„ *Volontiers*, reprit l'Auteur du Dialogue des Mondes, *ſi le Préſident veut* „ *être de la partie.*

MONTESQUIEU que ce diſcours retira d'une de ces diſtractions aimables, auxqelles on ſcait que ce grand homme étoit aſſez ſujet ; MONTESQUIEU, dis-je, après s'être fait inſtruire de l'état de la queſtion, répondit agréablement : „ *qu'il ſeroit toujours de moitié dans les ga-* „ *geûres de ſes collègues.*

Comme il achevoit ces mots, on desſervit. Les trois Académiciens firent un tour de jardin, pour mieux ſe diſpoſer à remplir leurs engagemens ; & tout le monde étant deſcendu dans *la ſalle du Parnaſſe* (*), on les vit rentrer avec cet-

(*) Salle où M. Titon du Tillet avoit fait élever un monument de bronze repréſentant le Parnaſſe François, & où il ſe plaiſoit à raſſembler divers gens de Lettres.

se impatience qu'inſpire l'envie d'entendre parler les hommes célebres. Ils ne tarderent point à remplir l'attente de la compagnie; & parlerent tour-à-tour ſelon l'ordre qu'eux-mêmes venoient d'établir entre eux.

DESTOUCHES.

SOCRATE, dans ſes momens d'humeur, définiſſoit l'homme: *un animal ridicule*. Si quelque raiſon peut appuyer ce ſentiment, il ne la faut point ſans doute chercher ailleurs que dans le *Ris* même. En effet eſt-il un ſpectacle plus digne de riſée, que de voir ce Roi ſuperbe des animaux ſe vanter d'être l'interprête de la nature, ſe glorifier d'en pénétrer les myſteres, & cependant ſe tromper ſur les principes d'une ſympathie qui lui eſt propre; en un mot ne pas comprendre ce que c'eſt que *rire*, ni quelle eſt en lui l'origine de cette habitude journaliere ? Car les plus beaux génies des ſiecles paſſés ſe ſont efforcés d'en diſcuter les cauſes: mais après nombre de tentatives infructueuſes, ils ont été contraints d'avouer que cette matiere ſe déroboit de tous côtés à leurs recherches,

& ſurpaſſoit infiniment la portée de leur intelligence.

Ce que SOCRATE lui-même n'a point expliqué, ce que les plus grands Philoſophes, & les Poëtes les plus renommés ont voulu laiſſer indécis, eſt-ce à moi de le définir? A ne partir que des bornes de mes connoiſſances, c'eſt un eſpoir, Meſſieurs, dont j'aurois tort de me flatter. Mais tout homme qui comme moi conſacre ſes travaux à la gloire des Lettres, ne doit pas craindre de s'immoler aux riſques d'une mépriſe, heureux d'inſtruire ſon ſiecle en s'égarant quelquefois! C'eſt dans cette vue que j'oſe ici vous expoſer mon ſentiment ſur une queſtion couverte d'obſcurités. Si trente années d'étude, d'application, & de travail ont pû là-deſſus me donner quelque lumiere, ou plutôt quelque lueur; je vais aujourd'hui, Meſſieurs, les ſoumettre à votre jugement.

Plus je réfléchis ſur la nature du *rire*, & moins je me figure que cette *convulſion des organes* puiſſe avoir ſon principe ailleurs que dans la joye. Je crains qu'il n'en ſoit de cet axiome ſi longtems débattu, comme de celui de la *ſenſation*, que la ſecte Eléatique s'efforcoit de réduire en probabilité. La malheureuſe

méthode de disputer de tout, même au mépris de l'évidence, en impose à la raison, détruit le témoignage des sens, replonge l'Univers dans le cahos, & substitue à la réalité les chimeres de l'école & les entraves du doute.

Lorsqu'il s'agit d'examiner une question qui touche d'aussi près à celle de l'organisation de l'homme, il faut d'abord se prescrire pour regle de renoncer à toutes les subtilités de la Dialectique, & de ne suivre pour guide que la nature & notre propre conviction.

En ne s'écartant jamais de ce point, personne je pense n'aura d'assez mauvais yeux pour se méprendre à la cause du rire; & nul n'osera nier que la joye n'en soit la véritable source. C'est ce qu'on peut facilement prouver *par la raison des contraires*; puisque, l'action du rire étant l'opposé de celle de pleurer, il faut que la *joye* soit l'origine du *ris* comme la tristesse est évidemment celle des pleurs. Si quelquefois le rire se montre où la gayeté ne paroît point, il doit en résulter que cette étrange impulsion est alors occasionnée en nous par quelque joye secrette. Car les causes de nos actions ne sont pas toujours apparentes; il faut souvent les aller chercher dans l'abyme du cœur,

Qu'une perſonne rie lorsqu'on la croit triſte, on n'en ſauroit décider que quelque contentement caché n'eſt pas le motif inconnu de ce rire. Si toutefois il eſt prouvé que la joye n'avoit aucune part à ce mouvement, & que l'ame alors étoit comme abſorbée par les douleurs les plus vives, j'en conclurrai que ce rire n'étoit pas réel; qu'il n'avoit qu'un faux rapport avec le véritable; qu'il ſeroit une contradiction, un monſtre dans la nature; & qu'il doit être rangé dans la claſſe des grimaces & des imitations forcées.

Je commence donc par diſtinguer de la queſtion du rire toute cette partie qui lui eſt étrangere. En effet, on conçoit mal quelle analogie il y auroit entre un mouvement agréable de l'ame, & les effets biſares de quelques herbes venimeuſes; entre un ſymptôme de la joye, & la piquûre d'un inſecte; entre l'effet d'un bon mot, & l'action douloureuſe d'un fer tranchant ſur une partie intérieure du corps.

Ainſi, tout ce qu'on raconte des atteintes de la *Tarentule*, du venin renfermé dans *l'herbe-du-rire* qui croît en Sardaigne, & des bleſſures du *Diaphragme*, qu'on aſſure produire chez les malades

un

un rire involontaire dont ſouvent ils meurent; tous ces phénomenes, dis-je, n'ont aucun rapport avec le rire qui naît de la *joye:* de même que les *larmes de plaiſir* n'ont ſans doute rien de commun avec celles que le chagrin fait verſer.

La multitude des diſputes qu'a ſuſcitées la matiere que je traite, & les erreurs ſans nombre où ſont tombés les ſages mêmes qui l'ont voulu approfondir, nous avertiſſent qu'il n'eſt, comme je l'ai dit, dans ce flux & reflux d'opinions qui ſe détruiſent, qu'une ſeule bouſſole à ſuivre; celle de l'expérience & du ſentiment intime. Ce n'eſt point dans l'eſprit, mais dans le cœur de l'homme, qu'on trouvera jamais la ſolution de ce problême.

Ariſtote qui ne dit point preciſément ce que c'eſt que le ris, définit ſeulement le ridicule: *une difformité ſans douleur*; mais on peut dire que cette explication n'eſt pas moins obſcure que la queſtion qu'il laiſſe indéciſe. A s'en tenir au ſens naturel de ces paroles, il s'enſuivroit que tous les objets du rire ſont difformes. Or, cette qualité que ce grand homme ſuppoſe être la ſeule eſſentielle au ridicule, ne me paroît nullement ſuffiſante pour exciter en nous ce mouve-

ment de joye qui produit le rire. Le vers le plus remarquable de la deſcription du Sphinx,

Ce Monſtre à voix humaine Aigle, Femme & Lion,

remplit exactement les conditions d'Ariſtote, & n'excite cependant le rire de perſonne. Il en faut dire autant de la peinture ingénieuſe du *Cahos* dans Ovide.

Avant les Cieux, la Terre, & l'humide Elément,
Le Cahos dans l'Eſpace erroit confuſément :
Aſſemblage indigeſte, image ſans figure ;
Principes diſcordans de l'informe nature.
Aucun Soleil encor ne préſidoit aux jours.
L'Aſtre inégal des Nuits leur refuſoit ſon cours.
La Terre vagabonde & ſans loix étendue,
Par ſon poids dans les airs n'étoit point ſuſpendue.
Amphitrite à l'entour ne rouloit point ſes eaux :
Tout étoit confondu, l'Air, la Terre & les flots.
L'eau n'offroit qu'une maſſe, & les Corps qu'un fluide.
Tout manquoit de reſſort, & rien n'étoit ſolide.
De concours ennemis ce vaſte compoſé,
Le froid, le chaud, l'humide à l'aride oppoſé,
La dureté groſſiere à la molleſſe unie,
Des Elémens rivaux retardoient l'harmonie.

Toutes ces images ſont marquées à ce coin de *laideur* qui n'a rien d'*horrible* : on avouera cependant qu'elles ne s'écartent pas moins du *rire* que de la pitié ou de la

joye ; il ne faut point d'autre preuve que la définition d'Ariſtote eſt vicieuſe. Ajoutez que les objets purement agréables, & ſans mêlange de difformité, nous portent comme d'eux-mêmes à ce ſentiment de délectation, que le *ſouris* accompagne preſque toujours. Sur quoi l'on auroit tort de penſer que ce léger changement des traits n'eſt pas un *ris* véritable ; car le premier ne differe du ſecond que du petit au grand ; & nous voyons tous les jours le même objet exciter le *rire* aux uns & le *ſourire* aux autres. Cette vérité une fois établie, je conviendrai bien que le *rire* eſt ſouvent occaſionné par une *difformité non révoltante* ; mais j'avouerai difficilement qu'elle en ſoit le véritable, & moins encore l'unique principe.

Quelques Auteurs ont placé les cauſes du *ris* dans l'*admiration*. C'eſt abbatre une maiſon pour y faire une porte. Leur erreur eſt pourtant excuſable, en ce qu'il eſt conſtant que les Ouvrages des meilleurs Auteurs comiques produiſent à la longue ce ſentiment de vénération qu'entraîne après lui l'applaudiſſement de tout un peuple, ou le ſuffrage de pluſieurs ſiecles ; & qu'enfin après la lecture du Tartufe, ou de Cinna, nous éprouvons à-peu-près le même dégré d'eſtime

pour Moliere que pour Corneille. Mais en doit-on conclure que le rire naît de l'admiration ; & ces deux mouvemens peuvent-ils bien se rencontrer ensemble? N'est-il pas plus vrai de dire que l'un exclud presque toujours l'autre, & que le *rire* cesse où commence le respect? Moliere est aujourd'hui plus *admiré* que de son propre tems; mais on sait par tradition, que de son tems il fesoit rire bien davantage. J'employerai encore contre l'admiration le même argument que contre la difformité ; en rapportant ce morceau hardi du Poëte Lucrece, qui porte le vrai caractere des objets qu'on admire :

O superstition ! tes préjugés cruels
Par l'effroi du tonnerre enchaînoient les mortels :
Un Grec fut le premier qui bornant tes conquêtes,
Brava tes foudres vains suspendus sur nos têtes ;
Porta seul sans pâlir ses avides regards
Sur le Ciel en courroux tonnant de toutes parts ;
Et des humains tremblans dédaignant le murmure,
Osa même à leurs yeux dévoiler la Nature.

Je proteste en dépit des partisans du systême de l'admiration, que je ne vois pas là *le mot pour rire.*

Le contraire arrive lorsque les objets qu'on s'efforce de faire paroître grands ne

forment plus qu'un tableau bisarrement énorme, & manquent dès lors l'effet de l'admiration. Je n'en puis citer d'exemple plus convainquant que les fameux vers *Torva Mimalloneis &c.* de Néron, qui loin de le faire admirer l'exposerent aux risées de tout l'Empire, par le fantasque amas d'ampoulles dont ils sont boursoufflés:

Des Mimalloniens les Escadrons fougueux
Enflent des cors sonnans les replis tortueux.
De rage cependant Bassaris écumante,
Tient d'un superbe veau la tête encor sanglante;
Tandis qu'un Tyrse en main, & l'œil tout égaré,
Thyas agite un Lynx, en criant Evoé!
Evoé, *reprend-t-elle; & du fond des montagnes,*
La réboante Echo mugit dans les Campagnes.

Le sentiment de ceux qui veulent que la *surprise* soit la mere du *ris* est aussi peu recevable. Nous la voyons presque à chaque instant produire des effets tout opposés; tels que l'effroi, le trouble, la consternation, la douleur. Ainsi, le rire peut quelquefois se montrer à sa suite, mais non l'avoir pour fondement. En vain dira-t-on pour défendre cette opinion „ Que *le rire* n'a jamais lieu que „ l'ame ne soit en quelque façon *assaillie* „ *& trompée*; Que c'est ce qui nous arri-

„ ve à l'occaſion des actions ou paroles
„ ridicules, qui (dans ce principe) ne
„ nous ſemblent telles, que par ce qu'el-
„ les ſont contre l'uſage, les préjugés,
„ l'attente, le ſentiment actuels; & qu'el-
„ les ſont preſque toutes marquées à ce
„ coin de nouveauté qui ſurprend l'eſprit
„ par une ſorte de choc imprévu & de
„ criſe involontaire: Que les effets du
„ *chatouillement accidentel* en fourniſſent
„ une preuve évidente: & que par cette
„ raiſon, l'on ne rit point en ſe chatouil-
„ lant ſeul, n'étant donné à perſonne de
„ trouver dans ſoi-même rien de nou-
„ veau ni d'étranger."

Mais *la ſurpriſe* eſt ſi peu la vraye ſource du rire, que ce mouvement nous échappe le plus ſouvent à l'occaſion des plaiſanteries que nous ſavons par-cœur; ou de celles qui naiſſent tellement du ſujet, que nous les devinons même avant que l'Acteur ne commence à parler. Ce ſont encore moins les actions ou les paroles oppoſées aux uſages, aux mœurs, aux préjugés admis, qui ſont en nous l'origine immédiate du *rire*; puiſque nous ne rions pas plus volontiers des choſes bizarres, controuvées, & fantaſques, que de ces traits heureux d'*ingénuité*, qui pour être fidélement calqués ſur la ſimple na-

ture, n'en portent pas moins l'empreinte du *comique* & du *ridicule*.

Quant au *chatouillement involontaire*, on peut s'aſſurer par l'expérience qu'il n'eſt pas toujours accompagné de ſurpriſe. Dans les jeux de Societé où ce badinage eſt admis, les perſonnes les mieux prévenues qu'elles en ſeront l'objet, ne laiſſent pas de rire malgré elles tout le tems que dure cette violence concertée. Si d'ailleurs l'opération manque ſon effet quand nous eſſayons de nous donner nous-mêmes cette ſorte de *gêne*, c'eſt que notre organiſation y répugne, & que nous ſommes toujours d'intelligence avec nous pour nous épargner juſqu'aux moindres douleurs.

Un autre argument contre l'opinion fondée ſur l'*admiration* & la *ſurpriſe* eſt celui qu'on peut tirer de l'exemple des Bêtes. Car, de tous les êtres ſenſibles, l'homme ſeul a la faculté de rire; & les animaux à qui les deux ſentimens de la *ſurpriſe* & de l'*admiration* ſont communs avec notre eſpece, n'ont jamais exprimé par le *rire* l'un ni l'autre de ces mouvemens, lorſqu'on peut juger même que ces impreſſions ſont accompagnées chez eux d'une ſenſation agréable: preuve infaillible que le *rire* n'eſt point dans l'hom-

me une ſuite de la ſituation où ſe trouve ſon ame à la rencontre des objets qu'il *admire* ou qui le *ſurprennent*. Ce raiſonnement paroîtra d'autant plus ſolide que les Bêtes ne manquent point de ſignes extérieurs pour exprimer les diverſes nuances de leurs paſſions : & leurs organes, à la voix près, étant de ce côté auſſi parfaits que les notres, il eſt plus que vraiſemblable que le *principe qui nous fait rire* ne ſe trouve point chez les animaux.

Mais nous voici, Meſſieurs, retombés dans une étrange confuſion. Si les Bêtes n'ont point en elles le principe qui nous fait rire, il s'enſuivra qu'on ne le peut rencontrer dans aucune des paſſions qui leur ſont communes avec l'homme ; & que la *joye* étant de ce nombre ce n'eſt point-là qu'il faut chercher l'origine du *ris*. Pour trouver la ſolution de cette difficulté, il eſt plus que jamais néceſſaire de ne point s'écarter de la nature, & de conſidérer la différence eſſentielle de l'homme & des animaux. En examinant quelle eſt cette marque diſtinctive qui nous ſépare de leur claſſe, perſonne au monde ne diſconviendra que la ſeule faculté de raiſonner n'ait mis entre eux & nous cet intervalle immenſe. Eh! qui ne voit, dès-lors, que le *rire* prend ſa

ſource dans une *joye raiſonnée*, qui par conſéquent n'eſt & ne peut être propre qu'à *l'eſpece raiſonnable*.

De cette *joye raiſonnée* viennent deux ſortes de *ris*: l'un eſt pur, innocent, modeſte, & tient de la candeur; l'autre touche de près au vice, & ſuppoſe, dit-on, un mêlange plus ou moins ſenſible de plaiſir & de méchanceté. Ce contraſte dans les caracteres du rire part de la diverſité des rencontres auxquelles *la joye* doit ſa naiſſance: car ces objets ſont tantôt dignes de louanges, & tantôt défectueux. Il eſt honnête de ſe plaire aux uns; eſt-il vertueux de s'amuſer des autres? C'eſt, je penſe, une queſtion très-digne d'occuper les caſuiſtes; mais qui par-là même s'éloigne abſolument du ſujet que je traite. La matiere n'étant gueres de nature à comporter des digreſſions ſérieuſes, je crois devoir me borner aux réflexions ſuivantes.

La *joye* eſt en elle-même un ſentiment louable. C'eſt le moindre hommage que l'homme doive à la Providence pour les biens qu'il en reçoit. Diſons plus: la *joye* eſt le témoignage d'une conſcience pure & dégagée de remords; c'eſt l'état naturel de l'honnête-homme heureux. Céſar avoit coûtume de dire: „qu'il ſe mé-

„ fioit toujours de ces Stoïciens farou-
„ ches, au front pâle, à l'œil ſombre,
„ qui ne ſe déridoient jamais; mais qu'il
„ n'appréhendoit rien des gens de belle
„ humeur, qui paſſoient leur vie dans la
„ gayeté, le rire, & les plaiſirs inno-
„ cens." Auſſi la *joye* feſoit-elle la plus ſaine partie de la morale d'Epicure. On ſait que ce Philoſophe, plein d'auſtérité pour lui-même, ſe refuſoit toutes les douceurs de la vie; hors le rire du *ſage*, & la *joye* de l'homme vertueux.

Le *rire* qui vient de cette ſource eſt donc de ſa nature préférable aux éclats indiſcrets du *rire immodéré*. Ce dernier doit ordinairement ſa naiſſance à la joye excitée par les objets vicieux: l'autre s'inſinue chez l'homme honnête à la faveur des idées naïves; du tableau enjoué des mœurs décentes; & des traits heureux d'ingénuité. Mais le côté plaiſant du vice étant preſque ſans bornes, & cette partie de la vertu preſque imperceptible à ſaiſir, on ne doit pas s'étonner ſi peu de perſonnes ſe mettent en peine de faire revivre parmi nous *le rire de l'âge d'or*.

Au défaut de ce genre de ſaillie à l'abri de tout reproche, & que ſon extrême difficulté rend à peine pratiquable, je

penſe qu'on peut ſans ſcrupule s'amuſer des imperfections & de la malice humaines. Rire des paroles ou des actions vicieuſes, c'eſt donner un témoignage autentique de la *difformité* que nous y trouvons, & de la *turpitude morale* que nous y croyons attachée. Cette conſidération ſuffit ſeule à mon gré pour abſoudre le rire ; & même pour le faire regarder comme le fléau du vice, & le défenſeur de la vertu. Au ſurplus, je ne donne point cette opinion comme un principe ſûr, mais comme un ſentiment que je crois pouvoir avouer, étant d'ailleurs appuyé ſur nombre d'autorités reſpectables.

C'eſt dans ces mêmes vues que les plus ſages des anciens ont excuſé ou pratiqué le rire. Des peuples entiers lui rendirent un culte religieux. Les habitans d'Hipara en Theſſalie lui conſacrerent des fêtes annuelles. Si la ſévérité des Bracmanes le bannit de toute l'étendue de l'Inde, Licurgue ce grave légiſlateur lui éleva des ſtatues dans l'enceinte même de Sparte. La nouvelle divinité n'y fut point ſans honneur, & les Lacédémoniens qui ne dérogerent jamais juſqu'au rire, réuſſirent merveilleuſement à l'exciter aux dépens d'autrui. Cléomene

long-tems après Licurgue réforma le Gouvernement de Sparte, rétablit dans sa patrie l'ancienne discipline, interdit sévérement à ses citoyens l'usage des spectacles; mais les maintint toujours dans le droit de provoquer le rire par l'ironie & le sarcasme.

Revenons à l'origine du ris, qui comme je l'ai remarqué, ne peut être que la *joye*. Car pourquoi ne rions-nous jamais ou presque jamais seuls, si ce n'est par ce que la solitude nous rend sérieux, & n'est nullement propre à mettre chez nous les ressorts de la gayeté en action? On peut dire encore à l'appui de la *joye raisonnée*, que si le jugement n'influoit sur le *ris*, rien ne nous empêcheroit de nous y livrer, même sans discrétion, à l'occasion des idées agréables dont notre ame s'occupe en silence, ou des objets plaisans que le hazard nous offre dans la retraite. Le scrupule qui nous retient en ces rencontres, n'est autre sans doute que la raison, dont le pouvoir ne se fait jamais mieux sentir à l'homme, que lorsqu'il est isolé du commerce bruyant de ses semblables. Toutes ces observations prouvent comme à l'envi que la joye est la source du rire, sous les auspices de la raison; & lorsque la faculté intelligente n'a-

git point ſur nous de tout ſon pouvoir.

Mais pour admettre ce *Principe*, il reſte encore un obſtacle à lever de la part de l'enfance. Cet âge, dira-t-on, dont les *ris* ſemblent être le principal attribut, ne paroît point être ſuſceptible de ce mêlange de *raiſon*, circonſtance & condition eſſentielle du *rire*. On peut, ſelon moi, répondre de plus d'une maniere à cette objection.

Premiérement, l'apparence nous porte à croire qu'un Enfant avant qu'on ſoit tenté de lui ſuppoſer de la raiſon, ne rit encore que par imitation; c'eſt-à-dire, par l'analogie de ſes traits, de ſes organes, & de ſa conformation avec les perſonnes qu'il voit rire.

Secondement, lorſqu'enſuite il commence à comparer enſemble pluſieurs idées d'une façon proportionnée à ſa petite perception, il eſt aſſez probable qu'il rit dès-lors, ſi non fort à propos, du moins avec connoiſſance de cauſe; enſorte qu'on n'eſt déja plus en droit de regarder ſon rire comme une ſimple copie du notre.

En troiſieme lieu, la raiſon, n'en déplaiſe à l'apparence, naît certainement avec l'homme; & quoiqu'elle ne ſoit pas perfectionnée dès l'enfance, il eſt conſtant

qu'elle commence dès cet âge à influer d'une maniere obſcure ſur nos mouvemens.

Ajoutez que quand j'attribue le *rire* à une *joye raiſonnée*, je ne prétends point qu'il ſoit le réſultat d'une raiſon parfaite; & je laiſſe même à décider s'il eſt l'effet de l'uſage de la raiſon, ou de l'abus qu'on en peut faire. Or, on ne peut abuſer du raiſonnement, ſans avoir plus ou moins la faculté de s'en ſervir. Je ſuis donc fondé à croire que les animaux ne rient point, parce qu'ils n'ont point de raiſon; que l'homme rit, parce qu'il en a une; en un mot que l'Enfant rit, parce qu'il s'en ſert bien ou mal: car ce n'eſt point être aveugle que d'avoir la vue trouble; & la foible lueur du crépuſcule ne prouve pas moins l'exiſtence de la lumiere, que l'éclat même du Soleil dans ſon midi. On peut encore appliquer ici la comparaiſon d'une pendule, dont le mouvement annonce des reſſorts ſoit qu'elle indique l'heure réguliérement, ou non.

On a remarqué de tout tems que les femmes rioient plus volontiers que les hommes; les jeunes gens plus que les vieux; les fous plus que les ſages; les ſanguins & les bilieux plus que les mélancoliques. En effet, cela ne ſauroit

être autrement, puisque les premiers étant les plus portés à la joye, doivent être auſſi les plus diſpoſés à rire. En remontant à la ſource de cette obſervation, vous trouverez que ſi les jeunes gens & les bilieux rient plus volontiers que les vieux & les ſages, c'eſt par la raiſon qu'étant plus vifs & plus inconſidérés, ils n'examinent pas aſſez les motifs de leur joye. En général, il y a lieu de croire que tous les rieurs de complexion ne ſuccombent ſi ſouvent à cette envie que par une cauſe commune: ſçavoir, les ignorans & les fous, par un vice de diſcernement qui leur cache ou leur déguiſe une partie des objets, & ne leur permet d'y voir que ce qui les flatte; les jeune gens, les femmes & les ſanguins, parce que la maniere d'enviſager les choſes dépendant preſque entiérement de notre conformation, & ceux-ci étant d'une organiſation plus ſenſible & plus déliée, il s'enſuit qu'ils doivent ſaiſir plus rapidement que les autres le côté agréable du tableau.

Après avoir enviſagé le rire véritable ſous les principaux points de vue qu'il préſente, rien ne nous empêche plus de reprendre cette partie que nous en avons détachée, & qu'on a remarqué lui être

étrangere ; je veux dire le rire du *chatouillement forcé*, le *rire Sardonien*, & les *éclats involontaires* excités par le *délire*, par la *Tarentule* ou par les bleſſures du *Diaphragme*. Mais ayant déclaré formellement que tous ces détails n'appartenoient point à mon ſujet, & les ayant écartés de cette matiere comme lui étant directement oppoſés, on ne doit pas s'attendre que j'entre à cet égard dans une longue diſcuſſion.

Je me contenterai d'établir que dans ces cas particuliers, la joye fait toujours partie du *rire*, même lorsque la douleur y domine ; & qu'enfin le *rire*, de quelque eſpece qu'on le ſuppoſe, ne peut jamais avoir lieu ſans être évidemment mêlé de quelque ſenſation agréable, & comme amalgamé avec le plaiſir.

Suppoſons Annibal, Lucain, Séneque ou le malheureux Andronic contraints, comme ils le furent, de ſe donner la mort, & réduits au choix du ſupplice. Repréſentons-nous l'une de ces malheureuſes victimes de la Politique ou de la tyrannie optant pour le poiſon, mais cherchant à ſe diſſimuler la rigueur de cette contrainte, & deſirant, s'il eſt permis de le dire, voir la mort ſous une forme agréable. Accordez-moi, pour abréger, que

que l'un d'eux, par le choix du moment, ſe décide à s'empoiſonner dans un verre d'hydromel. Pourra-t-on nier que ce breuvage ne lui faſſe néceſſairement éprouver une ſenſation mixte, de douceur & de peine; de douceur, par la qualité inſéparable de la liqueur où le poiſon ſera déguiſé ; de peine ou d'horreur même, par l'amertume qui accompagne preſque toujours le ſentiment de notre deſtruction?

Le même mêlange ſe trouvera dans le ris forcé; la contrainte qui l'occaſionne fût-elle douloureuſe, ou donnât-elle la mort. Car il faut obſerver que ſi dans ces occaſions, la douleur & la mort ſont les ſuites d'une trop grande ſecouſſe, *le rire* proprement dit, quelles que ſoient ces circonſtances, n'eſt jamais cauſé que par un ébranlement agréable dans la région des mêmes muſcles deſtinés par la nature aux ſymptômes extérieurs de la gayeté. Ces reſſorts peuvent être regardés comme les *cordes* de la joye; de ſorte qu'on n'y ſauroit toucher, ſans y exciter un plaiſir local, en dépit de la ſituation actuelle de l'ame. C'eſt ainſi que les friandiſes qu'on fera prendre de force à un Enfant flatteront ſon goût, même en révoltant ſon caprice.

On demandera comment il ſe pourroit que le rire involontaire donnât la mort, s'il étoit effectivement accompagné de quelque ſenſation agréable. Mais cette objection, loin de détruire mon Syſtême, en établit encore plus la ſolidité, puiſqu'il eſt prouvé que la *joye* a fait mourir beaucoup de monde; & que l'Hiſtoire eſt pleine de pareils traits. Un citoyen de Sparte nommé Chilon, perſonnage très-diſtingué, & qui même avoit entrepris de monter ſur le trône de Lacédémone, mourut ſubitement de joye, comme on vint lui dire que ſon fils étoit vainqueur aux combats Olympiques. Denis le Tyran mourut pareillement d'un excès d'allégreſſe en apprenant que ſon Poëme avoit été couronné aux mêmes Jeux. Philippide, Poëte comique, périt par une cauſe toute ſemblable. Diagore dont les trois fils furent vainqueurs dans un même jour au combat du Ceſte, expira ſur la place en recevant cette agréable nouvelle. Une mere après la bataille de Cannes tomba ſans vie en revoyant ſon fils qu'elle avoit cru mort. Si la joye lorſqu'elle eſt ſimple produit des effets ſi turbulens; que ſera-ce lorſque notre ame ſera partagée entre elle & des mouvemens oppoſés! Au reſte le propre du *rire*

n'eſt pas ſeulement de donner la mort à quelques perſonnes ; on en cite d'autres à qui ſa violence même a ſauvé la vie.

Peu de Lecteurs ignorent l'Hiſtoire de ce Cardinal, qui prêt à mourir d'un abcès, abandonné des médecins, & même laiſſé pour mort par ſes domeſtiques, dut uniquement ſon ſalut au déguiſement étrange qu'il vit prendre à ſon ſinge. Cet animal voyant les valets occupés à démeubler la maiſon, s'aviſa pour ne point reſter oiſif, de s'affubler du chapeau, de la barrette, & de l'habit du Cardinal. Cet équipage groteſque excita dans le moribond une telle démangeaiſon de rire, & la ſecouſſe fut ſi rapide, qu'elle rompit à l'inſtant toutes les digues de l'abcès ; événement inoui qui rendit la ſanté au malade ! Le rire auquel il fut redevable de ſa guériſon étoit ſans doute un mouvement où ſa volonté n'eut point de part. L'abattement de ſes forces, les ſouffrances de tout ſon corps, l'état plus douloureux de ſon ame, l'ingratitude de ſes gens, qui même avant ſa mort ſembloient ſe diſputer ſa dépouille ; tous ces détails n'offroient certainement rien que de lugubre à ſon imagination. Cependant, le ſpectacle imprévu du déguiſement de ſon ſinge, étant venu à ébranler

en lui les mêmes organes qui, comme je l'ai dit, ſont deſtinés aux ſymptômes de la joye; il s'enſuivit auſſi-tôt ce rire involontaire que l'horreur même de la mort ne put réprimer, & dont l'éruption ſalutaire donna ſubitement l'eſſor aux humeurs qui s'oppoſoient à ſon paſſage. Ce rire, détaché des circonſtances heureuſes qui l'accompagnerent, doit donc être regardé comme un biſarre aſſemblage de plaiſir local, & de douleur réfléchie, puiſqu'il ne put mettre en jeu les reſſorts de la joye, ſans porter dans ces endroits une ſorte de délectation contradictoire aux ſenſations voiſines.

Le *chatouillement involontaire* produit cette double ſenſation dont je viens de parler. Il met l'ame en ſouffrance, l'inquiette, la gêne, la tourmente, & peut paſſer pour une véritable douleur; cependant il n'opere ſon effet que par l'entremiſe du plaiſir, puiſque le chatouillement ſe fait par un attouchement délicat qui flatte l'épiderme. On n'oſeroit dire que cette impreſſion légere & comme ſuſpendue bleſſe la peau en aucune façon. C'eſt même un moyen preſque ſûr d'exciter doucement au ſommeil; & l'on peut s'aſſurer qu'en preſſant les parties plus fort, on ne leur fait point de mal. On

eſt donc contraint d'admettre que par une ſorte de contradiction incompréhenſible, l'ame redoute cette opération, & cependant ne laiſſe pas de s'y plaire malgré elle, au point qu'elle eſt forcée de donner par le moyen du rire un témoignage ſenſible du plaiſir involontaire qu'elle y prend.

Cette alliance inexpliquable d'impreſſions qui ſe repouſſent ſe remarque tous les jours dans le *rire Sardonien* où l'on diſtingue manifeſtement l'empreinte de deux paſſions contraires : avec cette différence que les deux principes dont nous parlons ſont viſiblement *raiſonnés* dans cette ſorte de rire ; au lieu que dans le *ris forcé* le plaiſir qui ſe mêle comme malgré nous à cette commotion n'opere que ſur la partie purement ſenſitive, & ne part d'aucune puiſſance intelligente : Ce plaiſir, dis-je, borne ſon action au mécaniſme du rire, & fait mouvoir quelques reſſorts d'une maniere aveugle, ſans but, ſans conſéquence éclairée, ſans acquieſcement enfin de la part de la raiſon. C'eſt-là ce qui diſtingue formellement le ris Sardonien de celui qu'on remarque à la ſuite du chatouillement, des convulſions, des délires, d'une ſorte d'herbe particuliere, de l'abus du ſafran, des pi-

quûres de la Tarentule, & des blessures du diaphragme. Nul de ces rires ne part d'un *principe raisonné* ; mais tous sont les effets naturels de quelques accidens involontaires sur certaines parties intérieures ou extérieures du corps. Ainsi l'*herbe du rire* qui croît en *Sardaigne* ne me paroît pas l'étimologie la plus probable du véritable *rire Sardonien*. Ce même mot convient mal à la diversité des deux especes. L'une est l'effet obscur d'un accident *physique*; l'autre est le *résultat senti*, de deux causes *morales*.

Je pense avoir démontré, autant qu'il est possible, que le rire véritable prend sa source dans une *joye raisonnée*, & le rire forcé dans une *opération machinale*. Je ne doute point que les deux hommes célebres qui vont parler après moi, n'aient acquis sur cette matiere des connoissances beaucoup plus étendues. C'est dans la juste impatience de profiter moi-même de leurs lumieres que je me hâte, Messieurs, de me ranger parmi vous au nombre de leurs auditeurs.

FONTENELLE.

JE manque de termes, mon cher collegue, pour vous exprimer ma ſurpriſe, quand vous entreprenez d'établir pour *principe du rire* une *cauſe* rejettée unanimement par tous les Philoſophes. Si la *joye* étoit l'origine du rire, ſi ce ſentiment même étoit probable, par quel abus les génies les plus éclairés de tous les ſiecles ſe ſeroient-ils écartés de cette opinion, & l'auroient-ils regardée comme abſurde ? Manquoient-ils ou de pénétration pour faire cette découverte, ou d'éloquence & d'art pour en appuyer le ſyſtême ? Puiſqu'au contraire ils ſe ſont tous réunis contre cette propoſition, n'eſt-il pas plus que probable qu'ils n'y ont rien trouvé de ſatisfaiſant ? Nous ſavons tous que la premiere idée qui ſe préſente en agitant la queſtion *du rire* , eſt qu'il pourroit bien avoir ſon principe dans la joye ; mais ce problême examiné par le ſage, rencontre dès l'entrée même une foule de contradictions, telles que celles-ci :

Si le rire étoit une conſéquence néceſſaire de la joye, il naîtroit avec elle ; ce qui n'arrive pas toujours.

Elle exciteroit le rire toutes les fois & tout le tems qu'elle a lieu ; ce qu'on sçait n'être point.

Elle ne pourroit être portée à l'excès, sans produire le même excès dans le rire ; ce que l'expérience dément.

Elle seroit la seule cause du rire ; ce que vous-même n'admettez pas.

Je vous livre sur tous ces articles à la judicieuse pénétration du Président. Il s'agit-là d'une analyse des Passions ; & je n'aurai point la témérité d'entreprendre en sa présence un examen en régle sur ce sujet. Je ferai mieux de passer à la seconde partie de votre Discours, où frappé tout le premier des obstacles sans nombre que présente le systême de la *joye simple*, vous recourez au subterfuge de la joye raisonnée ; expédient admirable par lequel, en un tour de main, vous transportez le siége moral du *rire*, du cœur au cerveau. Je vous préviens que par là vous me mettez à mon aise, & que vous ne pouviez gueres vous placer plus à ma bienséance. C'est donc vers cet endroit que je vais dresser mes principales batteries. Tout ce que je me permettrai à l'égard de la *joye simple*, ce sera de lui comparer le tableau physique du *rire*, fait par des médecins habi-

les, qui l'examinent & le ſuivent dans tous ſes ſymptômes. Vous prétendez que ce mouvement naît de la joye; jugez vous-même s'il lui reſſemble: je doute qu'à ce portrait, perſonne que vous puiſſe la reconnoître. Voici cette deſcription, ou, ſi vous aimez mieux, cette diſſection *du Rire:*

„ Si vous conſidérez le viſage, le front
„ s'étend, les ſourcils s'abbaiſſent, les
„ paupieres ſe reſſerrent au coin des
„ yeux, & toute la peau qui les environ-
„ ne ſe rend inégale, & ſe couvre de ri-
„ des. L'oeil mis à la gêne & fermé à
„ demi, ne doit plus ſon éclat qu'à l'hu-
„ midité qui l'offuſque. Ceux-mêmes
„ de qui la douleur n'a jamais pû tirer des
„ larmes, ſont alors contraints de pleu-
„ rer. Le nez ſe fronce, & ſe termine
„ plus ou moins en pointe; les lèvres ſe
„ retirent & s'allongent; les dents ſe dé-
„ couvrent; les joues s'élevent & s'éten-
„ dent avec contrainte ſur leurs muſcles
„ dont les intervalles ou la rétraction for-
„ ment ces différens creux, agréables
„ chez les uns, difformes chez les au-
„ tres. La bouche forcée de s'ouvrir
„ laiſſe voir la langue ſuſpendue, & ſans
„ relâche agitée de violentes ſecouſſes.
„ La voix n'eſt plus qu'un ſon entrecou-

„ pé tantôt vif & perçant, tantôt foible
„ & plaintif. Cependant le col s'enfle
„ & se racourcit; toutes les veines sont
„ gonflées & tendues; & le sang qui se
„ porte en tumulte vers les vaisseaux les
„ plus déliés de l'épiderme, imprime sur
„ le visage un rouge violet, symbole
„ voisin de la suffocation.

„ Mais tout ceci n'est rien en compa-
„ raison de ce qui se passe dans les autres
„ parties. La poitrine s'agite si impé-
„ tueusement qu'il n'est plus possible de
„ respirer, ni de dire une parole. Une
„ douleur pressante s'éleve dans les flancs;
„ il semble que les entrailles se déchi-
„ rent, & que les côtes se séparent.
„ Dans cette crise, on voit tout le corps
„ se plier, se tordre, se ramasser. Les
„ mains se jettent sur les côtés & les
„ pressent vivement. La sueur monte
„ au visage, la voix se perd en sanglots,
„ & l'haleine en soupirs étouffés. Quel-
„ quefois l'excès de cette agitation pro-
„ duit les mêmes effets qu'un breuvage
„ mortel, chasse les os des jointures,
„ cause des syncopes, & donne la mort.
„ Tout le tems que dure cette sorte de
„ supplice, la tête & les bras souffrent
„ les mêmes secousses que la poitrine &
„ les flancs. Vous les voyez d'abord s'a-

„ giter avec précipitation & désordre ;
„ puis, tout-à-coup, retomber sans nerf,
„ & sans vigueur. Les mains deviennent
„ lâches, les jambes débiles ; & toute
„ la machine languit dans un état de dé-
„ faillance.

Telle est la peinture du rire, faite d'après les plus exactes observations. Rien ne vous servira de dire que c'est-là le portrait *du rire véhément*, non du *ris médiocre*, ni du sourire ; puisque selon votre propre réflexion, *le Rire immodéré* & le *sourire sont homogenes, la différence n'étant que du petit au grand.* Vous-même conviendrez donc que tous les phénomenes effrayans que nous venons de remarquer dans le *rire extrême* existent en petit dans le *ris modéré*, & comme en mignature dans le *souris*. Vous m'intriguerez encore foiblement en vous rejettant sur les graces particulieres qu'on rencontre dans ce dernier : car de même qu'il seroit absurde de définir la fievre un *agréable vermillon*, parce qu'elle commence presque toujours par ce léger symptôme ; on ne peut non plus définir la nature du *ris* par celle du *sourire* ; ni trouver les proportions mâles & régulieres de l'homme dans l'ébauche délicate de la personne d'un Enfant.

Si vous ne pouvez disconvenir que *le rire ordinaire* ne ressemble du plus au moins au modele-en-grand qu'on en vient de tracer; & si d'autre part, rien de pareil ne se rencontre dans les symptômes de la *joye*, même lorsqu'elle cause la mort; la ressemblance que vous établissez entre elle & le *rire* se détruit nécessairement; & la filiation de l'un par l'autre s'écroule par le même endroit. Vous pouvez à la verité différer d'un instant la ruine de votre systême en soutenant que dans la joye, aussi-bien que dans le rire, le front est constamment tendu; ce qui, selon vous, formera une ressemblance évidente. Mais ce faux-fuyant ne sauroit vous sauver. Je vous garantis même qu'à cette seule proposition, la meilleure partie de la Faculté s'élevera contre vous. On vous démontrera, à-coup-sûr, qu'en ces deux occasions le front s'étend d'une maniere différente, par des ressorts opposés, & qu'enfin les apparences ne sont pas les mêmes. Dans la joye, vous dira-t-on, l'affluence des esprits venant à faire mouvoir en même tems & d'une maniere uniforme une infinité de petits muscles, qui répondent en tout sens au tissu extérieur du front; tous ces ressorts sont tenus par là dans un équilibre parfaitement

égal; d'où s'enſuit cette ſérénité, ce poli, qu'on remarque alors dans la partie ſupérieure du viſage. Dans le *rire*, au contraire, le tiſſu dont nous parlons ſe trouve tendu, ou plutôt bridé ſur le front, par l'eſclavage où le tiennent le rétréciſſement des paupieres, les rides accidentelles des temp es, l'extenſion ſaillante des joues, & la contraction générale de tous les muſcles qui lui ſont etrangers. Là, le front s'étend parce qu'il eſt également plein; ici, parce qu'une violence égale le tire & l'aſſujettit de toute part.

Vous-même avez prévu la plupart de ces difficultés; & pour éluder de les combattre, vous paſſez tout-à-coup & ſans forme, au paradoxe nouveau de la *joye raiſonnée*. Mais cette reſſemblance qu'on vous nie ſe rencontrer entre le *rire* & la *joye*, eſpérez-vous l'établir entre le rire & la raiſon? Au reſte, ce n'eſt point à l'apparence, mais au fond des choſes, qu'il convient de s'atracher. Si le rire & cette cauſe ont entre eux quelque rapport, c'eſt ſur leur eſſence même que nous en jugerons. Je pourrois d'abord vous inquiéter ſur la nature des termes, & vous demander avant tout ſi l'épithete de *raiſonnée* peut convenir au ſentiment vif & ra-

pide de la *joye*. Pour ne vous point traiter à la rigueur, j'admettrai avec vous l'alliance de ces deux expreſſions, en me gardant bien cependant de penſer qu'elles ſignifient que la joye eſt en nous le réſultat d'un principe réfléchi. La joye eſt un mouvement trop prompt, & l'éruption du rire eſt trop bruſque, pour que perſonne conſente d'en attribuer la cauſe aux procédés tardifs & circonſpects du jugement. Je me figure donc que vos paroles n'ont qu'un ſens très-limité. Elles peuvent ſignifier, par exemple, que la raiſon influant plus ou moins ſur toutes les actions des créatures raiſonnables, il faut de néceſſité qu'elle entre pour quelque choſe dans l'acte du rire; d'où il s'enſuivra que nous ne rions jamais ſans une opération diligente du jugement, & ſans un retour léger ſur nous-mêmes. Je ferai plus; je vous accorderai qu'on ne doit entendre autre choſe par vos expreſſions, ſinon que le rire ſuit de ſi près le *principe intelligent* qui le produit, qu'il n'eſt pas poſſible de remarquer deux époques dans cette opération; & que par un privilége particulier les accès du rire ſont toujours de même date que le *ſentiment raiſonné* qui les fait naître. Mais je vous préviens que même en renfermant votre

définition dans ces bornes, j'y trouve toujours des inconvéniens ſans nombre; & qu'une foule d'objections ſe préſente de toutes parts à mon eſprit.

Vous ſoutenez que l'influence de la raiſon eſt eſſentielle à l'acte du rire. Il eſt ſelon vous préparé & comme propoſé par la joye: ſurvient l'entremiſe de la raiſon, qui détermine en nous ce mouvement, par un jugement tantôt mûr, & tantôt prématuré. Mais vous ne ſauriez admettre cette condition, ſans voir votre ſyſtême ſe renverſer ſur lui-même.

Que le rire, vous dira-t-on, puiſſe avoir lieu lorſque la raiſon l'approuve, en vertu de l'examen plus ou moins exact qu'elle fait de ſes motifs; c'eſt ce qu'on vous accordera peut-être en quelques occaſions particulieres: mais quelle réponſe faire à quelqu'un qui vous prouvera que nous rions le plus ſouvent quand notre raiſon nous blâme intérieurement de le faire, & quand d'intelligence avec elle, nous feſons tous nos efforts pour éviter le ſcandale qui réſulte quelquefois d'un rire hors de ſaiſon, ſoit par rapport aux lieux, ſoit par rapport aux perſonnes? Avec quelle arme repouſſerez-vous cette objection? Votre but n'eſt-il pas de prouver que la raiſon influe toujours ſur le rire?

Vous y parvenez en partie ; mais cette ſeule difficulté rompt enfin toutes vos meſures. Vous ne gagnez rien ici par vos ruſes ordinaires ; & quoique vous ſuppoſiez que *le rire* peut naître également *de l'uſage & de l'abus de la raiſon*, il eſt évident que vous n'entendez point par le mot *abus* ce que tout le monde comprend par ceux de *privation* & *d'abſence :* mais vous l'employez dans le même ſens qu'*erreur* & *précipitation.* Vous avez même un grand ſoin de l'interpréter ainſi, & de ne laiſſer aucun doute ſur ce ſujet. En effet, il ſeroit abſurde d'établir d'un côté que le rire naît toujours d'une opération plus ou moins parfaite de la raiſon ; & de l'autre, qu'il eſt des occaſions où la raiſon n'a aucune part *au rire.* Vous êtes donc réduit au choix de ces deux aſſertions ; alternative rigoureuſe, dont je ne vois pas que vous puiſſiez ſortir avec avantage. Il vous faut convenir qu'une choſe peut à la fois être & n'être pas ; c'eſt-à-dire que la raiſon eſt enſemble & n'eſt pas ce qui nous détermine à rire : ou s'il eſt prouvé que nous rions le plus ſouvent en dépit d'elle, & malgré la révolte ſenſible de cette partie intelligente, il vous faut reconnoître qu'elle n'eſt ni ſéparément de la joye, ni conjointement

avec

avec elle, la cauſe primitive du ris.

J'avoue qu'il eſt nombre de rencontres, où tantôt la *joye ſimple* & tantôt la joye *motivée* ſemblent être, ſinon les cauſes, du moins les occaſions immédiates du rire. Mais il arrive preſque auſſi ſouvent que nous rions ſans aucun prétexte de joye, & même abſolument ſans aucun motif raiſonné; comme lorſqu'Hector dans l'endroit le plus pathétique de l'Iliade, rit de la frayeur d'Aſtianax à l'aſpect terrible de ſon caſque. On me perſuadera difficilement que ce rire parte de la joye, & moins encore d'une joye raiſonnée. La ſituation où ſe trouve ce héros fait verſer des larmes aux plus inſenſibles. La joye n'a certainement aucun lieu parmi les adieux du rival d'Achille & la déſolation touchante d'Andromaque. D'autre part, l'influence de la raiſon ſemble très-peu compatible avec l'état actuel des Acteurs de cette Scene qui n'offre partout que le déſordre de l'ame, le choc des paſſions, les combats ſublimes du courage ébranlé par la tendreſſe, & le mêlange confus de la foibleſſe, de la générosité, de l'amour, & du déſeſpoir. Un autre exemple frappant du rire dans un cas où la joye n'a pas même de prétexte, c'eſt lorſque Vénus rit de la piqûre

qu'une Abeille a faite à son fils. Cette idée charmante est de Théocrite :

Vénus se prit à rire & lui dit à l'oreille :
Injuste Amour, comment te plaindra-t-on ?
Toi qui semblable en tout à cette même abeille,
Portes dans tous les cœurs ton perfide aiguillon !

On ne sauroit dire que Vénus rie en cette occasion par la joye que lui donne cet accident, ni même qu'elle ait aucune raison d'en rire.

Quoi qu'il en soit, ce ris de Vénus, raisonnable ou non, n'en est pas moins dans la nature ; & cette fiction ingénieuse est l'histoire de toutes les meres avec leurs Enfans.

Mais s'il n'est qu'un petit nombre de cas où la joye & la raison soient totalement neutres dans l'action du rire, il en est mille où le rire non seulement n'attend point leur avis, mais se trouve même directement les combattre & les repousser. Vous n'exigerez point que j'entre à cet égard dans un détail inutile. Vous jugez aisément que je veux parler de l'habitude vicieuse où nous sommes de rire de quantité d'objets qui ne sont qu'affligeans au témoignage de la raison ; tels que l'yvrognerie, la surdité, les imperfections, les difformités, les bévues, les accidens, les chû-

tes, (*) les erreurs, les balourdiſes, les qui-pro-quo; en un mot, la plupart des défauts ou infirmités naturelles, & généralement toutes les choſes dont nous rions malgré le reproche intérieur que notre conſcience ſemble nous en faire. Je ne pourrois m'arrêter ſur aucun de ces Articles, ſans vous prouver à chaque mot que la raiſon & la joye ſont preſque toujours en contradiction avec le rire.

Il eſt tems de paſſer à votre troiſieme diviſion, ou plutôt à votre exception du Ris. Car vous avez trouvé l'art d'inſinuer qu'il y a un rire véritable, & un autre dont le propre eſt de lui reſſembler; en ſorte que ce dernier, ſelon vous, ne doit point faire corps avec l'autre. C'eſt encore une de ces ſubtilités à la faveur deſquelles vous échappez par ſurpriſe aux obſtacles les plus formels du ſyſtême de *la joye raiſonnée*.

Le vrai rire, dites-vous, *eſt le réſultat ſenti d'une double cauſe morale: l'autre n'eſt qu'un accident machinal, qu'un mouvement purement phyſique.* Mais cette diſtinction me paroît frivole; puiſque vous convenez enſuite *que ces deux ris agitent les mê-*

(*) *Illum & labentem Teucri & riſere natantem,*
Et ſalſos rident revomentem pectore fluctus.
Virg. Æneid. 5.

mes ressorts, operent les mêmes phénomenes, & produisent une sensation tout-à-fait semblable sur la partie sensitive de notre être.

Comme vous employez la voye des comparaisons, souffrez que votre exemple m'autorise à m'en servir quelquefois. Je suppose qu'on vous eût demandé l'analyse du plaisir, & qu'après l'avoir défini *une sensation agréable de l'ame*, on vous eût pressé de dire ce que vous pensez sur cette matiere à l'égard des sens. Auriez-vous, je vous prie, répondu : *qu'il falloit retrancher cet Article de la question, comme lui étant étranger?* N'est-il pas au contraire à présumer que de ces deux branches vous n'en eussiez fait qu'une, & qu'alors vous auriez défini le plaisir : *une situation agréable de l'ame, soit qu'elle se la procure par ses propres facultés; soit qu'elle se trouve dans cet état de délices, à l'occasion des sens & des organes auxquels elle est intimement unie?* Convenez de même qu'il falloit définir le rire *une commotion suffisante de certains ressorts, qui viennent à s'agiter, soit par une cause morale, c'est-à-dire par l'influence de l'ame sur notre organisation, soit par une cause physique, c'est-à-dire par l'ébranlement accidentel de ces mêmes ressorts.* Cette explication étoit sans doute plus raisonnable; mais elle

vous eût mis dans la néceſſité de chercher un principe commun à ces différentes claſſes de rire, & vous n'aviez garde de vous engager dans une route, qui vous rendoit le ſyſtême de la joye viſiblement impraticable.

Cependant comme la raiſon ſemble exiger qu'un même effet n'ait qu'une même cauſe, & comme le ſiége de la vue eſt conſtamment dans l'œil, le goût dans le palais, l'ouie dans l'oreille, le tact vers toutes les parties extérieures de l'épiderme, il faut auſſi attribuer dans l'organiſation de l'homme une place conſtante au mouvement du rire. Pluſieurs Auteurs ont recherché avec ſoin quelle étoit cette ſcène permanente, où ſe paſſoit cet ébranlement primitif, qui ſe communique enſuite à preſque toutes les parties du corps. Ceux qui paroiſſent avoir le mieux raiſonné ſur cette matiere, s'accordent tous à dire que le ſiége phyſique du rire eſt dans le *Diaphragme*. On appelle ainſi un tiſſu membraneux, très-facile à déranger; ce qui ſe peut faire de pluſieurs manieres.

Premiérement, ce peut être l'effet d'un déplacement momentané du cœur, à l'étui duquel cette membrane eſt attachée. Quand le cœur eſt dans ſon mouvement

naturel, on remarque qu'il a coutume d'épargner ſon enveloppe, qu'il craint pour ainſi dire d'y toucher, & qu'il ſe remue ſans y exciter une commotion bien ſenſible. Mais dans l'action du rire, cet équilibre ſe dérange; tout eſt en branle alors, & le cœur & ſon étui. Celui-ci tient de fort près au Diaphragme par des muſcles beaucoup plus larges chez l'homme que chez les animaux. On conçoit donc qu'il n'a pas beaucoup de peine à y porter une promte agitation: & comme rien n'eſt plus facile à ébranler que le Diaphragme, il ſe dérange auſſi-tôt avec une convulſion plus ou moins violente, laquelle ſe communique à la poitrine par le moyen d'autres muſcles, qui de proche en proche ont d'étroites correſpondances avec ceux des lèvres, des joues, du nez, du front, & de tout le viſage. De là tous les ſymptômes qu'on obſerve dans le rire, & que nous avons ſuffiſamment détaillés.

En ſecond lieu, le Diaphragme peut être ébranlé de deux autres façons; extérieurement, par le chatouillement & les bleſſures; & intérieurement par l'action violente de quelque breuvage, ou par le combat de certaines humeurs. Mais dans tous ces cas, il eſt évident que

le rire eſt toujours le même, & qu'il n'a point droit de changer de nom ſelon ces diverſes circonſtances. Il doit être indifférent pour l'eſſence de cette opération qu'elle ſe faſſe ou par un moyen extérieur, ou par une cauſe interne. Lorſque l'ébranlement dont nous parlons eſt viſiblement cauſé par un mouvement extraordinaire du cœur, il importe encore médiocrement pour la définition du rire, de diſtinguer ſi ce mouvement du cœur eſt venu d'une cauſe phyſique, ou d'une cauſe morale; l'un & l'autre mobile étant également propres à l'exciter. L'eſſentiel eſt de vérifier quel eſt le véritable ſiége du rire; & puiſque tout conſpire à démontrer que c'eſt le Diaphragme, il faut s'en tenir à cette découverte, quant au principe du rire phyſique: celle du principe moral ne peut ſans doute qu'en être accélérée. En attendant que je paſſe à cette derniere partie de mon diſcours, je crois ne pouvoir trop inſiſter ſur cet axiome: que le rire, de quelque eſpece qu'on le ſuppoſe, prend ſa ſource dans l'ébranlement du Diaphragme.

J'ai dit que les reſſorts qui rapprochoient cette membrane du voiſinage du cœur, étoient plus larges chez l'homme que chez l'animal: ajoutez qu'ils ſont

aussi beaucoup plus courts ; distinction qui suffit seule pour justifier les droits exclusifs de l'homme à la propriété du rire. Cette faculté occulte n'est plus dès-lors qu'une affaire d'organisation. Cette observation, si vous la suivez, vous apprendra que l'homme rit parce qu'il se tient droit, & qu'il marche sur deux pieds ; car c'est cette habitude continuelle du corps qui dispose en nous les parties intérieures autrement que dans l'espece quadrupede. Aussi voyons-nous que quelques oiseaux imitent le rire, jusqu'à un certain point. Mais, indépendamment des autres raisons qui les empêchent d'avoir complettement ce privilége, il faut considérer que leurs plumes les rendent presque inaccessibles au chatouillement, & que d'ailleurs leur bec n'est nullement propre à contrefaire l'assortiment des traits de notre visage dans l'occasion dont il s'agit.

Toutes les fois que la vibration des ressorts du rire se fait malgré nous, ce mouvement forcé, accompagné de plaisir & de peine, forme le *rire Sardonien*, terme dont personne jusqu'ici n'a bien démêlé l'origine. Quelques Grammairiens, & Danet entre autres, rapportent cette ma-

niere de parler à un proverbe Latin. Cependant Cicéron qui l'a quelquefois employé ne l'a jamais cité qu'en Grec. Il est même probable que cette épithete de Sardonien, n'est pas moins étrangere aux Grecs qu'aux Romains, & qu'elle doit sa naissance à l'extinction entiere du Royaume des Lydiens sous Crésus. Ces peuples superbes s'étant révoltés contre Cyrus leur vainqueur, ce conquérant irrité les soumit une seconde fois; & rentrant à main armée dans *Sardes*, capitale de la Lydie, il les punit de cette rébellion en leur interdisant l'usage des armes, & ne leur laissant pour ressource que l'industrie. Les Sardiens ainsi humiliés n'oserent plus songer à la révolte, & embrasserent des professions mercénaires, telles que celles de Cabaretiers, d'Entremeteurs, & de Mimes. On peut juger que ces Maîtres de l'Asie réduits pour vivre à contrefaire les boufons, s'en acquiterent d'abord d'assez mauvaise grace: & cela pourroit bien avoir donné lieu au proverbe du rire Sardonien, pour exprimer cette espece de *ris-contraint* qui ne passe point les lèvres.

Au reste rien n'empêcheroit de croire que le mot *Sardonien* vient du mot *Sar-*

daigne, à caufe de l'*herbe-du-rire* qui croît, dit-on, en cette Ifle, fi l'on n'avoit d'ailleurs d'affez fortes raifons pour révoquer en doute l'exiftence de cette herbe. Il faut encore obferver que le rire qu'elle exciteroit feroit caufé par le délire ou par l'ébranlement des nerfs, & qu'il n'eft aucun pays qui ne porte des plantes propres à cet effet. Le fafran même a cette propriété par fa trop grande chaleur. Tous les breuvages fpiritueux peuvent produire le même phénomene; & le rire d'un homme yvre eft certainement de ce genre. Il fe peut donc faire qu'il y ait en Sardaigne, comme partout ailleurs, une herbe qui faffe entrer en délire, & que durant cette crife le malade meure dans les convulfions d'un rire exceffif: mais cela ne prouveroit aucun rapport fenfible entre l'Ifle de Sardaigne & le rire Sardonien.

Cet examen nous conduit naturellement à celui d'une forte de rire caufé, à ce qu'on prétend, par les atteintes de la *Tarentule*. C'eft un mal étrange à guérir que les préjugés. Un Savant Suédois vient enfin de diffiper l'erreur où toute l'Europe étoit à cet égard; mais il ne lui a pas moins fallu qu'une defcente fur les lieux, pour parvenir à cette découverte.

Voici le détail (*) de cette opération, addreſſé à Mylord N.... par ſon Correspondant. Ce Seigneur m'en a communiqué l'extrait ſuivant; & je l'abrege encore pour ne point m'écarter des bornes de mon ſujet.

„ Il n'eſt gueres d'Anglois qui n'ait
„ entendu parler des fâcheux effets attri-
„ bués aux attaques de la Tarentule. Ce
„ qu'on en débite a ſouvent excité ma
„ compaſſion pour ceux de nos voya-
„ geurs que je me figurois être expoſés
„ à la piqûre de cet inſecte. Mais je
„ viens d'être pleinement raſſuré en li-
„ ſant l'excellente diſſertation du Doc-
„ teur Koëkler dont le témoignage eſt
„ d'un grand poids, & qui l'a compoſée
„ pour ſervir aux mémoires de l'Acadé-
„ mie des Sciences de Suéde. Il dit qu'en
„ paſſant par l'Appulie, où il eut occa-
„ ſion de faire quelque ſéjour, il s'atta-
„ cha à connoître la nature de cette in-
„ diſpoſition qu'on attribue d'ordinaire
„ à la piqûre d'une ſorte d'araignée.
„ Dans la deſcription qu'il donne de la
„ maladie, il s'accorde pour les ſymp-

(*) Voyez les mémoires de l'Académie de Suéde, & le N°. 19. du *Journal Britannique* de l'année 1761, où l'on fait mention de la diſſertation du Docteur Koëkler, dans un Article tiré du *Weſtminſter-Journal*.

„ tômes avec les autres écrivains; mais
„ il ne croit pas qu'elle ſoit cauſée par la
„ Tarentule; il la regarde comme une
„ affection vaporeuſe, dépendante du
„ climat. Il ajoute que la malignité ſup-
„ poſée de la Tarentule eſt une erreur
„ populaire. Il prétend même qu'au-
„ cun des malades ne convient avoir ſenti
„ de piqûre. On n'attribue, dit-il, le
„ mal à cette cauſe que par l'ignorance
„ de la véritable, & qu'après les der-
„ niers ſymptômes du délire. D'ailleurs,
„ la Tarentule ne ſe trouve que dans les
„ champs, & très-peu d'habitans de la
„ Campagne ſont affectés du *Tarentiſme.*
„ C'eſt dans les villes & ſurtout à Ta-
„ rente qu'on trouve des exemples de
„ cet accident. Il n'attaque en général
„ que les perſonnes ſédentaires, celles
„ qui font peu d'exercice, & principale-
„ ment les femmes; car ſur mille mala-
„ lades à peine compte-t-on un ſeul
„ homme.

Voilà donc où ſe réduit le prodige prétendu de ces piqûres. Quant aux bleſſures du Diaphragme, il conviendroit mal de démentir à cet égard une perſonne du caractere d'Hippocrate qui ſe rend garant du fait, & qui en parle comme témoin oculaire. Ce médecin célebre pré-

tend que le malade dont il fait mention, éclatta de rire dès l'inſtant de ſa bleſſure, & même longtems avant le délire & les convulſions qui ne ſurvinrent que le troiſieme jour.

Je crois devoir m'interdire tout examen ſur l'article du *chatouillement*. Vous avez traité cette matiere d'une maniere palpable & qui ne laiſſe rien à deſirer. Je reconnois avec vous dans cette ſenſation mixte, une double empreinte de plaiſir & de peine ; aſſemblage vraiment biſarre & monſtrueux. J'eſpere cependant concilier ces contradictions, en vous expoſant ma façon de penſer ſur le *principe moral du rire*. C'eſt ce que je vais entreprendre à mes riſques, & puiſqu'il faut le dire, avec un peu moins de confiance que je n'en ai montré juſqu'à préſent en attaquant votre opinion. Je renonce dès ce moment à la ſécurité du rôle de cenſeur. Me voilà pour mon propre compte expoſé moi-même à tous les traits de la Critique ; & je puis dire comme Annibal tranſplanté de Rome à Cartage :

L'avantage du lieu n'eſt plus égal pour moi.
Là je portois la guerre, ici je la reçoi.

Je ne me flatte point de tirer aucune lumiere des anciens ſur la *cauſe morale* qu'il

s'agit d'établir. Le ſeul dont on auroit droit d'en attendre, Démocrite, eſt mort avec le ſecret de ſon mal. Ce *rieur* par excellence n'a laiſſé aucun traité du *rire*. C'étoit ſans doute un penchant, ou plutôt une manie née avec lui ; il s'y livroit comme les autres hommes, ſans peut-être avoir jamais été tenté d'en deviner la cauſe. Auſſi ſommes-nous fondés à croire qu'il n'a jamais vû bien clair dans ſon propre fait ; & que la vérité que nous cherchons étoit pour lui-même au nombre de celles qu'il diſoit être *cachées au fond d'un puits*.

Nous aurions tout lieu de regretter ici la perte des livres Grecs qui traitoient *du ridicule*, & tout ce que les Siciliens, les Rhodiens, & les Byſantins avoient compoſé ſur cette matiere ; ſi Céſar en rendant juſtice au talent merveilleux de ces auteurs pour les ſaillies & les bons mots, ne nous avertiſſoit qu'aucun d'eux n'avoit rien laiſſé que de pitoyable en fait de *Méthode & de réflexions ſur les ſources du rire* ; non pas même le peuple ingénieux, arbitre de la délicateſſe, à qui les autres nations cédoient comme de concert le mérite du *ſel attique*, & de la fine plaiſanterie.

Privé de guide, de garant, d'exemple,

& livré dans cette carriere ténébreuſe à mes ſeules conjectures, je vais hazarder ce que Céſar lui-même n'oſa point entreprendre. Cet homme univerſel & non moins habile à exciter les ris que l'admiration, avouoit cependant qu'il devenoit ſérieux lorſqu'il s'agiſſoit de rendre raiſon du rire. Il refuſa même un jour expreſſément de le définir, s'il en faut croire Cicéron. *A l'égard*, diſoit-il, *du principe & de la nature du Ris, je renvoye cette queſtion par devant Démocrite.* C'étoit fuir ouvertement de prononcer lui-même; puiſque le Philoſophe d'Abdere étoit mort depuis pluſieurs ſiecles.

Mais par la propre idée que j'ai conçue du rire, j'ai tout lieu de penſer que la plupart des grands hommes qui comme Céſar ont appréhendé de le définir, étoient déterminés à ce refus par un autre motif que l'ignorance ou l'incertitude. Je penche d'autant plus à le croire ainſi, que moi-même après être parvenu à la découverte *du vrai principe du Ris*, je me ſens tout-à-coup arrêté par le ſcrupule de publier là-deſſus mon opinion. Il eſt aſſez probable qu'un motif tout pareil a fermé la bouche à ces génies célebres, qui ſans doute avoient ſur cette matiere des connoiſſances beaucoup plus é-

tendues que les miennes. Je ne puis mieu vous démontrer, Meſſieurs, les raiſon légitimes de leur ſilence, qu'en commet tant moi-même l'indiſcrétion de m'ex pliquer. Sachez donc que la vérité qu'il nous déroboient eſt une eſpece d'injure Je ſerois, comme eux, tenté de vous l taire; mais puiſqu'il n'eſt plus moyen d reculer, j'avouerai à regret & à votr grand étonnement *que la Folie eſt le princi pe du rire.*

Vous ſerez moins choqués de ce Paradoxe, quand je vous convaincrai qu'il n'eſt point la ſuite de mes raiſonnemens particuliers, mais le réſultat des circonſtances biſarres que tout le monde s'accorde à remarquer dans le ris.

Qu'eſt-ce en effet qu'un aſſortiment de grimaces, & que ces ſons inarticulés, où le plaiſir ſemble lutter avec la douleur? Qu'eſt-ce qu'une convulſion univerſelle de la machine à l'occaſion d'un objet la plupart du tems mépriſable? Qu'eſt-ce enfin qu'un accès ſi capricieux & ſi déraiſonnable, qu'il enleve l'ame à elle-même & la prive de tout ſentiment; ſur le motif le plus frivole? Comment expliquerez-vous ce vertige qui tantôt par une ſorte de magie nous tranſporte d'une mélancolie ſombre aux tranſports

les

les plus naïfs de l'allégresse, & tantôt contradictoire à lui-même force la douleur & le désespoir à mettre en jeu les ressorts extérieurs de la gayeté? Que direz-vous d'un mouvement qui quelquefois se refuse à nos vœux quand notre volonté l'appelle, surtout lorsqu'extrême chez les autres, il semble nous présenter en eux l'image du bonheur; & qui tout-à-coup vient nous surprendre malgré nous dans le sein de la tristesse, dans les bras de la Philosophie, dans l'azyle de la solitude, & jusques dans l'abyme des plus affreuses réflexions? Que penser d'un Protée qui n'a rien de constant dans le fond, dans la forme, ni dans les époques, & qui se trouve si peu d'accord avec lui-même que le dépit, l'indignation, & la vengeance ne sont pas moins propres à le produire, que ne le sont la joye, le plaisir, & les sensations agréables? Que dis-je? à quel principe rapporter le mélange ou plutôt le choc & la confusion des passions opposées qui se rencontrent dans le rire? Je le répete, Messieurs; la *Pazzia*, la *Pazzia*, peut seule accorder cette foule de contradictions.

Je dirai donc que la folie est la source du rire comme le vin est celle de l'yvresse. Un verre ou deux de cette li-

queur n'excitent d'abord dans les esprits qu'une fermentation légere qui n'est pour ainsi dire encore que le premier symptôme du délire. Il en est de même du *ris*; car si l'on ne peut dire que ce soit une folie déclarée, au moins ne peut-on nier qu'il n'en soit en quelque sorte le prélude. Examinons ce principe, & suivons-en les détails. Quand j'établis que le rire naît de l'extravagance, j'admets cependant qu'on le voit s'en écarter plus ou moins, & qu'à proportion qu'il sera plus modéré, on sera moins en droit de lui reprocher son origine. J'avouerai même qu'il est fertile en déguisemens ingénieux, & que ce transfuge de la folie se montre quelquefois sous les attributs de la raison: mais faites réflexion que c'est toujours à l'insçu d'elle, & qu'il n'ose jamais prendre sa livrée que lorsqu'elle s'absente.

L'homme rit rarement lorsqu'il se trouve seul, étant alors plus recueilli & plus appliqué à consulter l'oracle de sa raison: mais un objet imprévu, ou quelque idée dépareillée venant à le distraire, le nerf de l'attention se détend, la raison s'écarte, le rire échappe; & cette commotion sensible des organes n'est qu'une suite extérieure du désordre intime, & de la déroute secrette du principe intelligent.

Placez l'être raiſonnable dans toute autre circonſtance, l'hiſtoire du *rire* ſera toujours chez lui préciſément la même; je veux dire qu'il ne rira jamais que par une ſorte de ſurpriſe faite à ſa raiſon; rien n'étant plus contraire au *rire* que la réflexion & le diſcernement. C'eſt pourquoi les Indiens qui penſent & réfléchiſſent beaucoup, font une eſpece de vœu de ne rire jamais. Si quelquefois ce malheur leur arrive, ils en ſont tout contrits, & demeurent confus, comme s'ils euſſent commis un acte de *démence*. Ces Philoſophes ſuperbes ne pechent que par la trop haute opinion qu'ils ont conçue de la dignité de l'homme, & faute d'avoir obſervé que l'influence du jugement n'eſt pas moins intermittente en nous que le ſoufle & la reſpiration. On peut dire que ſi cette faculté préſomptueuſe n'eſt jamais totalement abſente, elle a du moins des ſommeils fréquens. Semblable à l'anneau changeant de Saturne, le voiſinage d'une maſſe terreſtre l'aſſujettit à des Eclipſes ſans nombre. Ce raiſonnement ne mene-t-il pas à croire que le *rire* eſt une éclipſe de jugement? Faut-il d'autre preuve que ce mouvement prend ſa ſource dans la folie que cette obſervation déjà faite: qu'on rit tous les jours ſans ſujet,

qu'on rit à contre-tems, qu'on rit malgré ſoi, & même des choſes dont la réflexion nous afflige? A quelle autre cauſe attribuer cette impulſion biſarre qui nous fait agir contre tous les principes de la raiſon, qui ne ſe rencontre jamais avec elle, & qui s'en déclare hautement l'ennemie?

Mais, dira-t-on, *vous paroiſſiez admettre que la raiſon eſt quelquefois d'accord avec le mouvement du rire, & qu'elle y donne en certaines occaſions un plein acquieſcement.* J'avoue qu'il eſt des circonſtances où le rire paroît décent, placé, convenable, & même judicieux: mais qui peut nous répondre que l'homme ne ſe flatte point dans ce jugement, & que le principe intelligent ne ſoit pas alors même dans un cas de ſurpriſe & d'illuſion? Combien de fois n'arrive-t-il pas de croire veiller lorsqu'on ſommeille? Les fous les plus abandonnés n'ont-ils pas des inſtans où ils ſe figurent avoir recouvré la raiſon? Ne peut-il pas même arriver que le rire étant une fois mis en branle par la folie, l'amour-propre nous faſſe enſuite penſer que ce mouvement eſt raiſonnable, & ne ſommes-nous pas alors dans le cas d'un malade dont l'état empire à proportion de ſa ſécurité?

On peut encore m'oppoſer ce que j'ai dit moi-même contre le ſyſtême de la joye raiſonnée : ſavoir, que nous rions quelquefois en dépit des efforts que notre raiſon fait en ce moment pour réprimer *le rire.* Mais dès l'inſtant que la raiſon eſt inſuffiſante pour former cette oppoſition, j'en conclus que la folie en eſt d'autant plus la cauſe dominante du rire, & que cette convulſion des organes eſt la marque certaine de ſa victoire. Les vains efforts d'un homme yvre pour rappeller ſon jugement ne démentent point ſon yvreſſe ; & les combats que nous livrons pour repouſſer l'amour ne ſervent ordinairement qu'à conſtater notre défaite. Le rire vainement combattu par la raiſon n'acquiert de même qu'une empreinte de folie plus remarquable. Toutes ces réflexions prouvent ſuffiſamment, je penſe, que *rire* & *délirer* ſont deux mots à-peu-près ſynonymes.

Cette opinion ne vous paroît étrange que parce qu'elle s'offre ici pour la premiere fois dans tout ſon jour, & par la forme de ſyſtême dont je l'ai revêtue. C'eſt d'ailleurs un principe reconnu, même par le vulgaire, mais d'une maniere obſcure, & conforme à la ſphere des idées du peuple. On ſait qu'il dit com-

munément : *j'ay ri comme un fou &c. Plus on est de fous, plus on rit* &c. & qu'il employe plusieurs autres proverbes de cette trempe. Quelquefois il rapproche & confond tellement ces deux idées qu'il ne fait plus qu'une expression du rire & de la folie, comme on le peut voir par cette maniere de parler triviale : *il m'a pris un fou-rire* &c.

Les pensées du Comte Oxenstiern qui n'ont rien de commun avec les idées du peuple, s'accordent cependant avec lui sur ce sentiment. Il dit quelque part à sa maniere : *que le rire est la trompette de la folie.* Il cite à ce propos un vers Latin dont voici le sens :

Le rire immodéré d'un sot est le partage.

Il en conclut :

Que tout homme d'esprit, & le sage sur-tout,
Ne rit jamais sans un peu de scrupule ;
Et que celui qui rit beaucoup
Se rend à la fin ridicule. (*)

Je conçois qu'il sera dur pour les partisans de Démocrite d'être obligés de croire avec les Abdéritains que ce sage n'étoit qu'un fou. Mais soit que ses ris pres-

(*) Rien de plus inepte qu'un rire inepte, avoit dit Catulle avant le Comte Oxenstiern.

que continuels ne fussent de sa part qu'un masque d'habitude, & qu'une grimace concertée; soit que ce Philosophe, n'en déplaise à sa secte, fût comme les autres hommes, un composé bisarre de sagesse & de délire; il n'est pas moins certain que le rire, généralement parlant, prend sa source dans la folie humaine.

Un Astrologue Italien nommé l'Abbé Damascène débita en 1662. une brochure de six feuilles, imprimée à Orléans. Il y distinguoit les tempéramens des hommes par leurs manieres de rire. Le *hi*, *hi*, *hi*, selon ce Traité burlesque, marque les mélancoliques; le *hé*, *hé*, *hé*, les bilieux; le *ha*, *ha*, *ha*, les phlegmatiques; & le *ho*, *ho*, *ho*, les sanguins. L'Abbé Damascène ne fait point mention du rire des fous: il faut croire qu'il l'étendoit à toutes ces classes de rire, ou qu'il n'avoit jamais analysé le sien propre.

Virgile, pour m'autoriser d'exemples plus graves, semble reconnoître une grande analogie entre le rire & l'extravagance. Il en fait une des principales circonstances d'une *Orgie*. C'étoit, comme personne ne l'ignore, une fureur Bachique, une espece de manie, qui ne laissoit à l'ame aucune lueur de raison,

ainsi qu'on le peut voir par ces détails tirés du second livre des Géorgiques :

Ils composent des vers dépouillés de mesure ;
Se livrent dans leur fougue à des ris effrénés ;
Arment leur main d'un Tyrse, & couvrent leur figure
D'affreux débris d'écorce en masque façonnés.

Horace d'autre part nous démontre par une image sensible que le rire est en nous la suite d'une méprise ; & qu'un retour rapide sur nous-mêmes suffit souvent pour le faire cesser. Tout le monde connoît ce trait fameux de Satyre traduit déja par plusieurs personnes, & que j'ay cru mériter de l'être encore.

Tantale au sein des eaux que poursuit son erreur,
Se plaint de la soif qu'il endure :
Tu ris à ce propos, Lecteur ?
Change de nom ; sa fable est ta propre avanture.

Ce Poëte fait encore ailleurs le procès du rire, en prouvant que les motifs qui l'excitent chez l'homme sont pour la plupart frivoles & déraisonnables. *Si le Barbier*, dit-il dans une Epitre, *m'a fait les cheveux plus courts d'un côté que de l'autre, vous vous mettez à rire. Si j'ai une chemise de la veille, & une Tunique du jour même, le rire vous prend encore. Si ma Toge releve à gauche & traîne à droite,*

vous voilà pour le coup à rire jusqu'à demain. Que sera-ce si vous portez l'examen dans l'intérieur, & si vous descendez dans mes pensées secrettes?

A l'égard d'Anacréon, rien de plus commun que de lui voir allier la folie & le rire: j'entends, cette folie légere, cette humeur frivole & folâtre, qui chez les Grecs tiroit son nom des amusemens de l'Enfance. Nous disons de même, mais dans un sens plus rigoureux: *tomber en enfance*, pour exprimer l'affoiblissement total de la partie intelligente. Ce n'est pas-là précisément ce qu'Anacréon entendoit par le mot (*) dont il s'agit. Cette expression chez lui, ne signifie autre chose que *rafoller*, *folâtrer*; & quelquefois, mais toujours dans le sens agréable, *délirer*, *extravaguer*:

Regrets, ennuis, chagrins, qui troublez ma mémoire,
Fuyez loin de ces bords!
Je veux encor danser, folâtrer, rire *& boire*,
Avant de voir les morts.

Ps. 24.

Mais pour achever de se convaincre que le rire est non seulement un effet de la *raison en désordre*, mais quelquefois même

Παίζειν, d'où est venu le mot Italien *Pazzia* Folie.

une *folie*, ou plutôt une *manie* avérée, il ne faut que consulter les deux traits d'histoire suivans.

Zeuxis, ce peintre à jamais célebre, s'étant un jour avisé de peindre une femme dans une attitude ridicule, mourut, dit-on, à force de rire de cette farce; tant sa propre imagination lui parut plaisante!

Une autre histoire plus étonnante encore & non moins grotesque est celle d'un certain Philémon, à qui l'excès du rire causa la mort par une avanture aussi étrange que fortuite. Quatre Ecrivains, dignes de foi s'accordent sur cet événement singulier, & sur les circonstances. Voici ce qu'ils en racontent: Ce Philémon voyant un âne s'introduire dans la salle où il étoit, & se jetter gloutonnement sur un panier de figues, appella ses gens pour contraindre l'animal incivil à quitter prise. Au bruit que fit le vieillard, un Esclave se présenta: mais il vint trop tard pour remédier au mal; & lorsqu'il se mit en devoir de chasser l'âne, la corbeille se trouva vuide. Alors Philémon montrant le vin: *actuellement*, dit-il, *tu peux lui verser à boire*. Ce prétendu bon-mot lui coûta cher; car il eut le malheur de le trouver lui-même si facétieux

que ne pouvant mettre fin à ſon rire il mourut faute de reſpiration. *Admettra-t-on cette Hiſtoire*, diroit un Auteur Anglois, *ſans regarder Philémon comme un perſonnage très-digne de figurer parmi les plaiſans de* (*) *Bedlam?*

Je ne prétends point prouver par là qu'il faille envoyer tous les rieurs aux petites-maiſons, ni qu'on ſoit convaincu d'être fou, pour avoir ri. Il paroît néceſſaire d'apporter à ce ſyſtême quelques reſtrictions. Je dirai donc, ſi l'on veut, par forme d'accommodement, que le rire n'eſt pas toujours une folie réelle, comme chez Philémon & Zeuxis; mais qu'il eſt pour l'ordinaire un ſymptôme paſſager de déraiſon; ſans toutefois que ce déſordre momentané de l'ame puiſſe tirer à conſéquence pour le reſte de notre conduite. Cette criſe paſſée, je conſens que tout rentre dans l'ordre, & que la raiſon reprenne ſes droits avant même de s'appercevoir qu'elle les ait perdus. Voilà je penſe un tempérament capable de concilier bien des choſes; & j'ay dû naturellement me ménager cette retraite pour finir à l'amiable un différend qui par lui-même ne veut point être traité de Turc-à-More. Vous devez vous douter, Mes-

(*) Hôpital des Fous, à Londres.

ſieurs, que dans cette diſpute mon deſſein n'a point été, *à propos du rire*, de rompre en viſiere à tout le genre humain. Permis à chacun de prononcer là-deſſus comme il lui plaira, au mépris même de mes concluſions.

J'avois, je le ſçai, plus d'un prétexte honnête pour refuſer d'entamer une queſtion, où tant de grands hommes ſe ſont égarés ; mais j'ai cru qu'un Traité ſur le *rire* étoit au moins propre à groſſir le nombre des choſes *riſibles*. Pour mieux mettre les *rieurs* de mon côté, je commence donc dès ce moment par me ranger du leur. Après quoi, je ſuis d'avis que nous prêtions tous une attention bien ſérieuſe au jugement en dernier reſſort que prononcera le Préſident ; & que tout le monde alors ait ſoin d'obſerver religieuſement cette maxime importante de Boileau :

Dans ce grave ſujet garde-toi bien de rire.

MONTESQUIEU.

Avant de combattre les ſentimens de mes Collegues ſur la matiere qu'ils ont traitée, je ne puis me défendre d'admirer le doute univerſel répandu ſur les

queſtions les plus communes; l'incertitude de tous les jugemens; en un mot, l'imperfection générale de toutes les connoiſſances humaines. Tant qu'ils ont parlé l'un & l'autre, je me ſuis ſenti, comme par ſurpriſe, enlevé deux fois à ma propre opinion. Je reviens enfin, non ſans peine, à ma façon particuliere de penſer. Ma raiſon, libre encore, veut après moi, Meſſieurs, vous préſerver d'une double erreur.

Gardez-vous donc de croire que le rire prenne ſa ſource dans la *joye raiſonnée* ou dans *la folie :* non qu'il ne ſoit quelquefois ſuſceptible d'une certaine folie, ou d'une certaine joye; mais vous conviendrez qu'il eſt impoſſible d'étendre l'un de ces principes à toutes les formes, à toutes les ſortes, à toutes les occaſions de rire. Si l'on vous prouve quelquefois que ce mouvement a des rapports frappans avec ces prétendues cauſes, on vous prouvera pareillement qu'il en a de beaucoup plus ſenſibles avec des cauſes tout oppoſées. Vous ne pourrez faire un pas ſans voir multiplier vos doutes. On vous démontrera qu'il n'eſt preſque aucune affection de l'ame qui ne puiſſe être circonſtance du *ris*. Ainſi, tantôt vous ſerez contraints de lui donner la *ſurpriſe*

pour principe ; tantôt l'*admiration* ; & quelquefois même l'*indignation* & la *colere*. Mais sans compter qu'on ne sauroit admettre aucun de ces ressorts pour mobile constant du rire : comme d'ailleurs la nature sembleroit se contredire, si elle avoit assigné des principes si différens au même symptôme ; il est nécessaire de chercher une cause générale qui puisse embrasser & concilier ces difficultés apparentes, en les rapportant toutes à un même mouvement. Vous devez vous attendre pour cet effet à quelque opinion nouvelle, & même surprenante ; aucune de celles qu'on vient de passer en revue n'étant suffisante pour former un systême solide. Mais quelque prévenus que vous puissiez être que mon sentiment tiendra du paradoxe, je ne doute point que votre étonnement ne soit extrême en apprenant enfin quelle est la véritable origine du rire. Sachez donc que ce mouvement *frivole* en apparence, prend sa source *dans une passion naturellement sérieuse* ; qu'en un mot, ce principe étrange, ce mobile mystérieux n'est autre chose que l'*Orgueil*.

Je ne fais d'abord que proposer cette opinion dépouillée de toutes ses preuves. Je permets en conséquence qu'elle soit

traitée de rêverie, juſqu'à ce qu'elle ait été juſtifiée par une démonſtration ſans replique; & c'eſt ce que je me promets de faire en fortifiant mon avis des mêmes raiſons que je vais employer à détruire tous les ſyſtêmes ſoutenus juſquà ce jour ſur cette même matiere. Je commencerai par l'opinion qui donne la folie pour principe du rire, ſentiment ſi peu recevable que ſon défenſeur lui-même me ſaura gré de le combattre. Soutenir ſérieuſement une pareille thèſe ne ſeroit-ce pas vouloir s'égarer à force d'eſprit? J'oſe penſer que l'Académicien non moins judicieux qu'éloquent dont vous venez d'entendre le discours, a plutôt prétendu par là faire preuve de hardieſſe & d'invention, que propoſer un ſyſtême ſolide, & conforme aux idées naturelles. Tout ce qu'il a dit d'ailleurs ſur le *ſiége phyſique du rire* me paroît établi ſur la raiſon & l'expérience. Je crois avec lui que ce mouvement n'a jamais lieu, que par l'ébranlement du Diaphragme; & même que cette opération ſe paſſe de la maniere dont il l'a détaillée. Mais à l'égard du *principe moral*, l'Auteur ingénieux du dialogue *des mondes* nous permettra de douter que ſon asſertion ſoit ſérieuſe. Le tempérament qu'il apporte à ſon opinion ne me rendra

pas plus traitable. Je ne consentirai jamais d'être réputé *fou* quand je ris, ne fût-ce que pour l'instant de rire; & voici sur quelles raisons je me fonde.

Les fous ne rient point perpétuellement; & dans les momens où ils cessent de rire ils n'en sont pas plus raisonnables. La *folie*, par cette premiere raison, n'est donc point la cause constante du *ris*. Vous trouverez même plusieurs especes de fous qui ne rient jamais, & qui sont au contraire en proye à une mélancolie, ou à une rage continuelle. Mais à l'égard de ceux que leur manie porte à rire, il est facile de juger que ce mouvement n'est pas précisément le même chez eux, que chez les personnes de bon sens; qu'il n'est pas excité par les mêmes objets; qu'il n'a pas le même dégré, ni les mêmes bornes; en un mot, que le rire d'un homme raisonnable a toujours une empreinte de jugement qui le distingue totalement de celui des insensés. La proposition seroit plus soutenable, si l'on se contentoit de dire que le rire prend sa source dans un certaine folie qui lui est propre; mais alors il seroit nécessaire de spécifier ce genre de folie, de lui donner un nom, d'en exposer l'analyse, & de le distinguer de toute autre sorte de dé-

déraiſon. C'eſt ce que l'Auteur de ce ſyſtême a négligé de faire, & c'étoit, puiſqu'il faut le dire, le ſeul moyen de ſe rapprocher du vrai principe du rire, qui comme je l'ai remarqué, n'eſt autre choſe que l'*Orgueil*.

On conviendra d'après les témoignages que les anciens rendent à Démocrite, d'après la ſageſſe de ſes vues, la ſublimité de ſa morale, & l'étendue de ſes connoiſſances, qu'il faudroit avoir renoncé ſoi-même à la raiſon, pour ſe figurer que ce Philoſophe ne fût qu'un cerveau mal en ordre. D'un autre côté, le moyen de croire que la *joye* fût la ſource du rire de ce ſage ? Cet homme perpétuellement abſorbé dans les contemplations, ce génie vaſte, élevé, pénétrant, dont la ſphere embraſſoit toutes les ſciences, & qui avoit été puiſer la ſageſſe aux extrêmités de la Terre, peut-il être ſoupçonné de cette légéreté d'humeur, de cette gayeté inconſéquente, de cette joye folle enfin, à laquelle on prétendroit attribuer ſon rire ? Parcourez la vie entiere de Démocrite, vous n'y trouverez, je penſe, aucune place à la joye. En quels lieux, en quels tems auroit-il pû s'y livrer? Etoit-ce parmi les

Mages (*) qui prirent ſoin de ſa jeuneſſe ; & qui le formerent dès l'enfance aux plus ſublimes méditations ? Etoit-ce enſuite durant le cours des voyages pénibles & preſque incroyables qu'il entreprit pour s'inſtruire ; je veux dire, au milieu des Scythes les plus auſteres des hommes, ou parmi les Brachmanes, ces Philoſophes de l'Inde, chez qui toute eſpece de joye eſt proſcrite, & dont la vertu principale eſt la gravité ? Sera-ce dans Abdere où pour mieux s'enſévelir dans l'abyme des réflexions abſtraites, il fit, dit-on, divorce avec les vivans, renonça à la lumiere, ſe retira dans les Tombeaux, & ſe creva même les yeux, s'il en faut croire les Hiſtoriens ? Avouons-le donc à la honte de la ſageſſe : le rire perpétuel de Démocrite ne prenoit ſa ſource que dans ſon exceſſif *orgueil* ; & les pleurs continuels d'Héraclite avoient ſans doute la même cauſe. Ces deux ſages mépriſoient les hommes. L'un ne voyoit dans la vie qu'un ſpectacle affligeant, & l'autre qu'une farce viſible. Chacun d'eux

(*) Xercès avoit logé chez le Pere de Démocrite, en paſſant par la Thrace ; & lui avoit laiſſé quelques Mages de ſa ſuite, pour préſider à l'éducation de ſon Fils.

puiſoit dans ſa vanité ce ſentiment de mépris, principe commun du rire & de la pitié.

Les raiſons par leſquelles on a combattu le ſyſtême de l'*admiration* ne me paroiſſent pas ſuffiſantes ; puiſque l'adreſſe d'un homme plaiſant à repréſenter des actions ridicules, à dire des bons mots, ou même à faire des geſtes qui excitent le rire, n'eſt pas moins merveilleuſe, à l'utilité près, que celle d'un Peintre à tracer un portrait excellent, d'un Orateur à compoſer un plaidoyer parfait, & d'un Architecte à conſtruire un édifice ſans défauts. Auſſi, l'art de faire rire eſt-il, à la réflexion, quelque choſe d'admirable ; mais ceux qui ſavent en faire uſage ont grand ſoin de nous déguiſer le travail & l'excellence de cette opération ſous un air d'aiſance, de facilité, & de naturel, pour ne point exciter ce même ſentiment d'*admiration*, qui nuiroit infailliblement à l'action du *rire*. On peut donc dire que l'art d'opérer cette ſenſation exige un choix, un travail, une perfection, dignes d'être admirés ; mais que le but eſt manqué, dès que l'admiration s'en mêle.

Pourquoi une perſonne qui eſt la premiere à rire de ce qu'elle raconte man-

que-t-elle ordinairement la fin qu'elle s'eſt propoſée? C'eſt qu'elle découvre par là un grand fonds d'orgueil; c'eſt qu'elle ſemble nous avertir de l'importance de ce qu'elle dit; c'eſt qu'elle viſe à l'*admiration* & que l'amour-propre d'autrui choque preſque toujours le notre. Au contraire l'homme phlegmatique qui d'un air grave raconte une avanture facétieuſe, excite le rire preſque à coup-ſûr. Sa tranquillité, ſon ſang-froid ajoutent un ſel de plus à la plaiſanterie. La meilleure raiſon qu'on en puiſſe apporter, c'eſt qu'il laiſſe une entiere jouiſſance à l'amour-propre des autres; qu'il n'affiche point devant eux de prétentions ni d'aſcendant, & qu'il n'a point l'air d'anticiper ſur leur plaiſir, ni même d'y prendre part. Que conclure de ces obſervations, ſinon que l'art d'émouvoir le *ris* n'eſt jamais plus *admirable*, que lorſqu'il s'abſtient de faire ſentir l'*admiration*; c'eſt-à-dire, en termes plus clairs, qu'on ne parvient à nous faire rire, qu'autant qu'on flatte, qu'on ménage, & qu'on careſſe notre orgueil. Car de même que le mobile extérieur de cette convulſion réſide particuliérement dans le chatouillement de certains muſcles; on peut dire auſſi que le principe moral du *ris* conſiſte dans un certain chatouille-

ment de l'amour-propre. Obſervez cependant que par ce dernier mot je n'entends point cet amour de nous-mêmes, cet intérêt perſonnel qui fait veiller chaque créature à ſa conſervation ; mais ce mouvement préſomptueux qui naît d'une comparaiſon ſuperbe ; en un mot ce que tout le monde entend par les expreſſions de vanité & d'orgueil.

Le ſyſtême de la *ſurpriſe* ou de l'*étonnement* eſt peut-être de toutes ces fauſſes opinions la plus vraiſemblable. Mais elle s'écroule comme les autres par le grand argument que cette cauſe n'excite pas toujours le rire. Au ſurplus, ſi l'on ne peut donner à ce ſymptôme la ſurpriſe pour mere, on peut au moins ſans inconvénient la lui laiſſer pour compagne, puiſqu'il eſt vrai de dire que ces deux mouvemens ſe rencontrent le plus ſouvent enſemble ; & ceux qui raiſonneront ainſi pourront s'apuyer ſur ce paſſage d'Homere, l'un des plus remarquables & des plus ſinguliers de l'Iliade. Vous noterez, s'il vous plaît, qu'il vient de ſe paſſer une inſigne querelle entre le Maître de l'Olympe & ſon auguſte Epouſe. L'acariâtre Junon, après avoir été durement repriſe, eſt enfin réduite à ſe taire. *Sachez*, lui a dit le ſévere fils de Satur-

ne, *que ceux ſur qui j'étends mes mains terribles, nul pouvoir ne peut les ſecourir.*

Ainſi dit Jupiter. La Déeſſe en frémit;
Et dans ſon cœur altier renferma ſon dépit.
Tous les Dieux prirent part à ſa douleur amere;
Vulcain ſe leve alors & conſole ſa Mere:
Eh! quoi! (dit-il) les Dieux ces maîtres des Deſtins,
Seront-ils diviſés par les foibles humains?
Les verra-t-on quitter pour des haines funeſtes,
La riante ambroſie, & les banquets céleſtes?
O ma Mere! o Junon! Souffrez que votre fils
Oſe ouvrir devant vous de plus ſages avis.
Ne forcez point le Dieu qui tonne ſur nos têtes,
A troubler les plaiſirs de nos heureuſes fêtes:
Eſſuyez ſans l'aigrir un paſſager ennui;
Songez que tous les Dieux ſont moins puiſſans que lui:
Faites trève au reproche; & par quelque careſſe,
Ramenez en ces lieux la paix & l'allégreſſe.
Il dit; & dans un vaſe ouvrage de ſa main,
Il verſe un doux Nectar; puis, ajoute ſoudain:
Conſolez-vous, ma Mere, & reprenez courage:
Noyez le noir chagrin dans ce charmant breuvage.
Combien d'autres ſans vous ont voulu, mais en vain,
Braver de Jupiter le pouvoir ſouverain!
Souvenez-vous du jour où mon aveugle audace
Croyant vous ſecourir, m'attira ſa diſgrace.
Indigné contre moi l'auguſte Roi des Dieux,

Me renversa du Thrône & du parvis des Cieux.
Ainsi précipité du séjour du Tonnerre,
Je roulai dans l'espace, & n'apperçus la Terre,
Que lorsque le soleil rentrant au sein des flots,
Tout le peuple Syntien me reçut dans Lemnos.
Vulcain de ses malheurs fit ainsi la peinture.
Junon que réjouit sa bisarre avanture,
Oublie en l'écoutant son trouble & ses ennuis;
Et prend la Coupe enfin de la main de son fils.
Aussi-tôt tout l'Olympe imite la Déesse;
Le difforme Echanson à les servir s'empresse;
Par ses soins le Nectar ruisselle dans les Cieux.
Un rire universel éclatte chez les Dieux;
Au juste étonnement dont leur ame est saisie,
Que de semblables mains leur versent l'ambrosie;
Et de voir que Vulcain ait ainsi dérobé
L'Emploi de Ganymede, & les honneurs d'Hébé.

Vous remarquerez aussi que ce passage remplit également les *conditions d'Aristote*, qui définit le ridicule une *difformité sans douleur*; mais encore une fois, toutes ces définitions sont vicieuses puisqu'elles ne peuvent convenir à toutes les especes de ris.

Quelques personnes ont encore prétendu que le rire devoit sa naissance *à l'indécision de l'ame entre deux mouvemens*. Il est bon de savoir comment les défenseurs de cette opinion s'y prennent pour la soutenir. Ils conviennent que lorsque la

joye eſt ſimple & ſurtout exceſſive, le rire n'en réſulte point; non plus que de la douleur, lorſqu'elle eſt ſans mêlange d'aucune autre ſenſation. Mais s'il arrive, diſent-ils, que l'ame ſoit en ſuſpens entre le plaiſir & la peine, à la rencontre de quelque objet d'une eſſence ambigue & douteuſe; alors, dans le combat qu'exige d'elle la concurrence de ces deux impreſſions, l'ame fait un effort pour prendre un parti; & cette ſecouſſe communiquée aux organes produit le mouvement du rire. Voilà, me ſemble, bien du rafinement en pure perte; car en ſuppoſant qu'il fût poſſible d'appliquer ce principe à deux ou trois occaſions particulieres, il en eſt mille qui ne quadrent point avec cette explication, & deux mille qui la détruiſent formellement.

Nous voici venus par dégrés au ſyſtême de la joye que j'ay cru devoir réſerver en dernier, comme le plus eſſentiel à combattre; principalement à cauſe du penchant naturel que la plupart des hommes ont à regarder cette affection agréable comme le principe du rire. La diſtinction de *joye ſimple* & de *joye raiſonnée* me paroît nulle en cette occaſion; d'autant qu'en combattant la joye, je n'entends point parler de celle des extrava-

gans. Je tomberai toujours d'accord que la raiſon influe toujours du plus au moins ſur tous les mouvemens de l'être raiſonnable, & par conſéquent ſur le rire, faculté perſonnelle & particuliere à l'eſpece humaine. Si l'on demande pourquoi de tous les animaux l'homme eſt le ſeul qui rit; je répondrai que c'eſt qu'il a ſeul en partage & l'*organiſation* propre au rire, & le *principe moral* d'où le rire eſt produit: je veux dire, que l'homme ſeul eſt conſtitué de cette maniere privilégiée, & qu'il eſt d'ailleurs le ſeul être ſuſceptible de cet *amour-propre réfléchi*, de ce *retour préſomptueux* ſur lui-même, qui le *chatouille* ſouvent *juſqu'à la convulſion.* J'établirai mieux ce ſyſtême, quand j'aurai détruit celui que j'entreprends de combattre.

Le *rire* n'eſt aſſurément point un effet de la *joye:* c'eſt tout un autre phénomene. Il eſt ou plus tardif, ou plus paſſager. Souvent même il la devance & ne l'attend point. En un mot, il ſe montre indifféremment après, avant, ou en même tems qu'elle. J'avoue cependant qu'il lui reſſemble à beaucoup d'égards: mais il en eſt ſéparé par des limites très-diſtinctes, qui quelquefois ſe rapprochent, mais ſans jamais ſe confondre. Le rire eſt tel-

lement indépendant de toute impreſſion joyeuſe, qu'il éclatte le plus ſouvent au milieu de la triſteſſe & du plus ſombre ennui, comme l'eclair dans les ténebres; ſans cependant retirer notre ame de ſon état de ſouffrance. Si le rire étoit un ſymptôme de gayeté, nous retrouverions-nous replongés dans la mélancolie à la ſuite d'un éclat de rire? Si le rire étoit une circonſtance eſſentielle à la joye il s'enſuivroit mille effets que l'expérience dément. Dans *Mérope*, dans *Athalie*, dans *Iphigénie*, la joye eſt portée à ſon comble; cependant perſonne n'eſt tenté d'y rire. Tout concourt donc à prouver que ces deux choſes n'ont, à la rigueur, rien de commun entre elles; puiſque la joye eſt quelquefois ſublime & grave; & le rire amer & chagrin.

La ſeule lecture de nos meilleures pieces ne ſuffit-elle pas pour ramener au doute quiconque pourroit penſer que le rire vient de la joye? Eſt-il un ſujet moins gai par lui-même, ou pour mieux dire, plus lugubre que le *Légataire?* Cet Oncle ſouffrant, malade, prêt à mourir; ces Notaires, ce bonnet de nuit, cette attaque d'apoplexie, cette léthargie enfin, dira-t-on que ce ſont-là des objets de gayeté? Non ſans doute. C'eſt cepen-

dant de cet appareil funebre, c'eſt du ſein de la mort, & du tombeau de Géronte que le Poëte oſe évoquer le rire. Il eſt donc évident que ce mouvement ne prend point ſa ſource dans la *joye*.

On joue avec ſuccès à Londres une Comédie intitulée *le Deuil*. La ſcene de cette piece qui provoque le plus à rire, eſt préciſément celle où il eſt le plus queſtion de cris, de pleurs, de deuil, de mort, d'enterrement & de catafalque. On voit bien que je veux parler de cet épiſode biſarre où le *Juré-Crieur* paſſe en revue ſa troupe de pleureurs-à-gages, & leur fait répéter devant lui leurs grimaces & leurs contorſions, louant les uns, grondant les autres, & leur enſeignant à bien jouer leur rôle. C'eſt encore un de ces coups de maître dont il n'eſt pas aiſé de démêler l'artifice, & qui d'ailleurs ſemble n'appartenir qu'au génie Anglois. Cet exemple, comme le précédent, prouve invinciblement que la *joye* n'eſt point la ſource du *rire*.

On peut cependant concilier à quelques égards le ſyſtême de la *joye* avec celui de l'*orgueil*. On peut même, comme je l'ai dit, admettre en certains points celui de la *folie*; l'orgueil étant une *foibleſſe* qui touche de près à *l'abus de la rai-*

ſon, par les *ſecouſſes délicieuſes* & la *ſatisfaction ſecrette* qu'elle fait éprouver à notre ame. Car le rire n'eſt pas excité indifféremment par toute ſorte d'orgueil, mais preſque toujours par l'*orgueil qui s'applaudit*. Dans le cas où l'amour-propre ſeroit révolté, on peut aſſurer avec certitude que le rire n'auroit point lieu. La vanité eſt donc le vrai mobile du *rire*, mais l'entremiſe du plaiſir y eſt tellement annexée qu'il n'eſt qu'un très-petit nombre d'occaſions où l'orgueil puiſſe ſe paſſer de ce ſecours dans l'opération dont il s'agit. Par exemple, une circonſtance particuliere où l'orgueil excite le rire ſans l'entremiſe de la joye, c'eſt lorsqu'on ne rit que par pure vanité, & pour faire croire qu'on eſt heureux. Le rire de dignité (*) & même celui de civilité eſt encore de ce genre, ſans qu'on puiſſe dire qu'en ces trois rencontres, l'amour-propre ſoit mêlé d'aucun ſentiment de joye. Eſt-il une preuve plus frappante que le mouvement préſomptueux eſt la vraye ſource du rire; puiſqu'en décom-

(*) Dans le rire de *dignité*, on a le ſot amour-propre de croire flatter celui des autres; dans le rire de *civilité*, on a l'envie, la prétention, l'orgueil, de ſe conformer au bon ton, à la mode, aux uſages du beau monde.

posant l'orgueil, & en le faisant passer, pour ainsi dire, par l'analyse du *Prisme*, vous trouvez que cette passion, simple, & dépouillée de toute empreinte étrangere, porte en elle-même le germe & le caractere du rire? Mais de même que le mêlange des nuances est moins rare dans la nature que les couleurs primitives, cette sorte de rire dérivée d'un *principe simple*, est aussi la moins fréquente de toutes; & l'on peut dire généralement *que le ris doit sa naissance à cette espece d'abus de raison, qu'on nomme orgueil; mêlangée, pour l'ordinaire, d'une sensation agréable, & même d'une certaine joye.* En effet l'amour-propre n'est retenu chez nous que par la présence du *jugement* qui lui en impose, & par cette attention sérieuse que tout homme sensé doit avoir de se rendre compte à lui-même des mouvemens de son ame. Alors, notre orgueil est dans un état de contrainte & de gêne. Il souffre; il s'observe; il n'ose encore s'exhaler en liberté; mais la *joye* venant à déranger l'équilibre de la *raison*, rompt en même tems toutes les digues de l'*amour-propre*. L'esprit prend aussitôt l'essor, & se livre à cette licence effrénée, à cette pétulance voisine de l'insulte qui déterminent le *rire*.

Mais quoi? interromprez-vous, *ce systême du rire, produit par un orgueil mêlé pour l'ordinaire, d'un sentiment de joye, seroit-il donc absolument nouveau? N'auroit-il pas au moins été entrevu par les anciens?* Si ce scrupule seul vous arrête, il sera levé facilement par une citation tirée de l'Odyssée d'Homere, passage si remarquable & travaillée avec tant d'art, que Virgile l'a cru devoir traduire presque mot pour mot. Il s'agit de *Latone* qui se livre aux transports secrets d'une joye orgueilleuse, lorsqu'elle contemple la beauté de *Diane* sa fille, marchant au milieu des Nymphes, & les surpassant toutes de la tête. C'est à la Poësie seule à rendre ces images sensibles; je vais donc essayer de vous donner une foible estampe de ces originaux.

Quand vers le Bois sacré qu'Erymante révere,
Ou sur les bords de l'Eurotas,
Diane vient former quelque danse légere;
Les Driades en foule accompagnent ses pas.
Son front toujours orné d'une grace nouvelle,
Mieux encore que son carquois,
La distingue au milieu de cent Nymphes des bois;
Et s'éleve au dessus de leur troupe immortelle.
La Déesse s'avance au son bruyant des Cors:
Et ta joye, ô Latone, en la voyant si belle,
Ouvre ton cœur superbe à de secrets transports.

Quel eſt l'*Appelle* qui voulant repréſenter cette même ſituation de *Latone* en proye aux plus doux chatouillemens de l'orgueil, eſpérera nous la dépeindre ſans l'entremiſe du *ſourire?* Qui ne voit que le *rire* eſt déſigné tacitement dans cette deſcription; & que ſi ces grands Poëtes ont affecté de ne le point ſpécifier nommément, c'eſt qu'il réſulte, comme en perſonne, de toutes ces images, & qu'ils l'ont, pour ainſi dire, animé & rendu parlant? Le comble de l'art étoit de nous faire voir le rire errant ſur les lèvres, & ſur tous les traits de Latone, ſans cependant le nommer. Auſſi ce morceau a-t-il été regardé de tout tems comme un chef d'œuvre inimitable. Que dis-je? Racine, de nos jours, s'eſt clairement rapproché de ce principe & de cet artifice, quand pour mettre dans la bouche du fier Atride, *que la perſpective d'une grandeur prochaine flattoit ſes eſpérances ambitieuſes, & rioit à ſon ambition*, il lui prête ces deux beaux vers:

Ce nom de Roi des Rois & de Chef de la Grece;
Chatouilloit de mon cœur l'orgueilleuſe foibleſſe.

Maîtres de l'art, qui m'écoutez; rivaux des *Rubens* & des *Raphaëls!* Prenez une toile & des couleurs; peignez-nous *Aga-*

memnon ſur le rivage d'Aulide, enyvré de ces idées ſuperbes : un ſourire orgueilleux n'ira-t-il pas de lui-même ſe préſenter à votre pinceau?

Vous pouvez vous appercevoir, Meſſieurs, que mon ſyſtême s'écarte inſenſiblement du paradoxe, & ſe rapproche à grands pas vers la vraiſemblance. C'eſt un point bien eſſentiel ſans doute que d'avoir pour garans d'une opinion nouvelle des hommes tels qu'Homere Virgile & Racine, ces interpretes irréprochables de la nature, ces ſcrutateurs exacts du cœur humain. Mais après avoir démontré que l'orgueil eſt en ces occaſions le principe du rire, il me reſte à prouver qu'il n'eſt aucune rencontre, où le rire ne doive ſa naiſſance à l'orgueil. Car c'eſt cette condition rigoureuſe qui ſeule peut faire la marque diſtinctive du ſyſtême véritable. Il ne faut pour cet effet que faire voir qu'il y a dans les objets du rire une *qualité* à-peu-près ſemblable à la définition d'Ariſtote. Ce ne ſauroit être la *difformité ſans douleur* établie par ce Philoſophe. Cette condition s'accorderoit mal avec l'exemple d'*Agamemnon*, & moins encore avec celui de *Latone*, ainſi qu'avec quantité d'autres. Mais d'après les obſervations qu'on vient de fai-

faire, il résulte que cette qualité essentielle des matieres du rire doit être l'*infériorité apparente de ces objets par rapport à nous*; ensorte qu'à leur rencontre, nous ayons peine à nous défendre d'un sentiment involontaire *de comparaison orgueilleuse*. Ainsi, *Latone* n'aura pû résister en voyant la *supériorité* de sa fille sur les autres Nymphes, à ce retour complaisant sur elle-même, que nous avons dit être le vrai germe du rire. *Agamemnon* de même n'aura pû envisager sans un sourire d'orgueil cette foule de Rois soumis à sa puissance, ces titres, ces dignités, ces honneurs. Il aura fait à la rencontre de ces objets une *comparaison présomptueuse* d'eux à lui; & ces *idées flatteuses*, selon l'expression de Racine, auront *chatouillé* la vanité de ce Prince.

Parmi les excellentes observations de M. de Voltaire sur le caractere du peuple Anglois, on trouve celle-ci: „ Un „ Orateur de la Chambre des Communes „ ayant commencé sa harangue par cette „ phrase: *La Majesté du peuple Anglois* „ *seroit blessée* &c. tout l'auditoire l'in„ terrompit par de grands éclats de rire. „ Mais lui sans se troubler, répéta d'un „ ton plus ferme les mêmes paroles; & „ l'on ne rit plus". Les Anglois en pre-

mier lieu n'avoient cru voir dans les expressions de l'Orateur qu'une méprise, qu'une bévue, que l'*infériorité* de son jugement: mais à la récidive, ils reconnurent la grandeur de ses vues, & la supériorité de ses lumieres. L'enthousiasme se communiqua, & le *rire* fit place à l'*admiration*.

Le rire de Vénus à l'occasion de la piqûre qu'une Abeille a faite à l'Amour, naîtra pareillement d'une *comparaison orgueilleuse*. La *supériorité* de jugement que cette Déesse se croit sur son fils, la fait rire de ce petit accident dont elle eût pleuré elle-même à l'âge de ce même fils. Mais Vénus est une *Maman* qui tranche déja de la *Duègne*, & qui mesurant la *perfection* de ses connoissances avec l'*imperfection* de celles de son Enfant, se laisse aller assez mal à propos au mouvement *présomptueux* du rire. *Jupiter* lui rend bien la pareille, au cinquieme livre de l'Iliade, dans une occasion presque toute semblable. La belle Vénus blessée légérement à la main par Diomede remplissoit l'Olympe de ses cris: ce qu'ayant appris le maître des Dieux & des hommes, il ne put, dit Homere, s'empêcher de rire; regardant l'accident de sa fille du même œil dont cette Déesse avoit vu

la piqûre faite au jeune Cupidon. Car *Minerve* avoit malignement comparé cette blessure de sa rivale à *une piqûre d'épingle*, & l'avoit fait envisager de même à tous les Dieux. L'excessive douleur de Vénus à propos d'une *égratignure*, rentroit donc au jugement *supérieur* de Jupiter dans la classe des objets *risibles*.

Le *sourire* même d'une mere tendre à la vue de son Enfant prend sa source dans l'amour-propre, & n'est comme les autres *ris* qu'un mouvement d'*orgueil*, mais mêlé de *joye*, mais confondu dans la *tendresse*. Telle on peindra *Latone*, *Cibele*, *Niobé*, & toutes les meres qui se complaisent dans leurs Enfans. La *comparaison* involontaire, que tout être qui se croit *parfait*, établit à son avantage entre lui & l'être qui lui paroît *inférieur*, est le premier mobile de cette sympatie qui nous entraîne en général vers les Enfans. Elle est la source de ce penchant secret qui nous fait les flatter, les caresser, & *sourire* à leur vue. Les parens ont sans doute un double droit à cette *comparaison orgueilleuse*, lorsqu'ils viennent à considérer leur propriété, leurs droits, leurs *supériorité* immédiate sur ces tendres créatures. Que sera-ce s'ils rencontrent dans ces objets débiles quelques

graces naiſſantes, quelques mouvemens confus de careſſes, ou quelque ébauche de reſſemblance avec eux? Quelle ame aſſez ſévere pour réſiſter alors aux douces atteintes de l'amour-propre? C'eſt dans ces momens qu'une mere

Ouvre ſon cœur ſuperbe à de ſecrets tranſports,

& qu'elle laiſſe voir ſur ſes lèvres ce ſourire né de l'orgueil, mais déguiſé par la joye, & comme abſorbé par la tendreſſe. Car partout où ſe montre l'amour, il abſorbe & couvre toutes les autres paſſions. Tout le monde connoît ce paſſage de Virgile, ſur le ſourire des parens:

Aimable Enfant, commence à connoître ta mere,
A ſon ſourire careſſant.

Il dit encore, un peu plus loin:

Tout mortel, en naiſſant, qui n'a point reçu d'eux
Ce ſourire charmant, gage de leur tendreſſe;
Eſt indigne, à jamais, & du Nectar des Dieux,
Et des faveurs d'une Déeſſe.

Voici l'objection qu'on pourra me faire: „ L'Enfant lui-même *rit* dès le berceau. „ Dira-t-on qu'il y ait dans ſon rire aucun principe de vanité? L'homme „ naît-il avec ce ſentiment? A-t-il enfin, dans un âge auſſi tendre, *cet amour-*

„ *propre réfléchi*, ce *retour complaiſant ſur*
„ *lui-même*, ce *diſcernement de comparai-*
„ *ſon préſomptueuſe* qui conſtitue l'or-
„ gueil ? Et quand l'Enfant ſeroit ſuſcep-
„ tible de cette combinaiſon, que peut-
„ il voir en lui qui ne l'afflige, qui ne
„ l'humilie, qui ne lui apprenne à cha-
„ que rayon de lumiere combien ſa foi-
„ bleſſe, ſes maux, ſon ignorance le ren-
„ dent ſubordonné aux autres êtres de
„ ſon eſpece ?"

Je répondrai, que l'homme naît avec l'orgueil, & que cette paſſion même aura d'autant plus d'empire ſur lui qu'il fera moins d'uſage de ſa raiſon. L'enfant a ſans contredit le ſentiment du plaiſir & de la douleur. Or, l'aiguillon de l'amour-propre n'eſt jamais ſéparé chez nous des ſenſations agréables. L'homme eſt donc ſuſceptible d'orgueil preſque du moment qu'il reſpire. On ne ſauroit dire à la vérité que ce mouvement ſoit d'abord accompagné chez lui d'aucun acte de réflexion, mais l'orgueil étant plutôt un maladie de la raiſon qu'une propriété du jugement, il s'enſuit que l'amour-propre n'attend point en nous le développement parfait de notre intelligence. L'enfant ne rit pourtant qu'après le quarantieme jour, parce que ſon

orgueil, auſſi bien que ſes ſens, ne commencent que dès-lors à ſe développer. Cette machine infirme reſte environ ſix ſemaines dans un état d'orage & de tourmente, qui ne lui permet gueres d'autre ſenſation que celle d'une criſe douloureuſe. L'ouie ni la vue ne ſont point encore formées. Ces deux ſens qu'on peut regarder comme les deux portes du plaiſir, & par conſéquent, comme eſſentiels au mouvement de l'orgueil, ſont encore engourdis dans une léthargie profonde. Auſſi l'Enfant ne commence-t-il à rire que dès l'inſtant qu'il acquiert l'uſage libre de ſes organes. Il forme alors d'une maniere aſſez diſtincte la comparaiſon des objets. Il combine, il choiſit, il rejette. Il a donc un diſcernement preſque parfait du bien & du mal phyſiques. Il eſt par conſéquent ſuſceptible d'*orgueil*; il a la faculté de *rire*, & *rit* en effet, dès cette époque. A l'égard de l'état d'humiliation, de dépendance, d'ignorance, & de fragilité où l'a placé la nature, c'eſt ce que la foibleſſe de ſa raiſon ne lui permet pas encore de bien ſentir. Cet aveuglement même ouvre dans ſon ame une entrée de plus à la préſomption.

„ Quoi! (direz-vous) quand je pré-
„ ſente une dragée, un joyau, une pou-

„ pée à un Enfant, c'eſt par un principe „ d'amour-propre qu'il ſourit à la vue de „ ces bagatelles?" Oui, répondrai-je; n'en faites aucun doute. Son ame à l'aſpect de ces amuſettes, eſt, proportion gardée, dans la même poſition où nous nous trouvons nous-mêmes à la vue des objets que nous deſirons le plus, & que la fortune favorable préſente enfin à notre ambition. La poupée, les dragées, les grelots, ſont les idoles de l'Enfance: les dignités, les biens, les honneurs ſont les grelots de l'âge viril.

Qu'une Bonne contrarie un Enfant: ſon orgueil ſe révolte; il pleure; il ſe déſole; il exprime par des cris inarticulés le déplaiſir qu'il reſſent. Voulez-vous l'appaiſer? Il en eſt un moyen. Faites ſemblant de gronder & de battre la Bonne: l'Enfant ſe calme; ſes pleurs s'arrêtent; ſon orgueil s'applaudit; une douce ſatisfaction s'empare de ſon ame; & ſa bouche s'entr'ouvre agréablement pour ſourire.

C'eſt donc un principe conſtant que le rire naît de la préſomption. Ovide paroît avoir entrevu cette vérité: c'eſt au moins le ſens que préſentent les vers ſuivans:

Le vin de tous les cœurs exile le chagrin;
Quel regret, quel ennui n'eſt charmé par le vin?

La crainte a disparu; le rire *prend sa place;*
*Déja le pauvre même arme son front d'*audace.
Art. d'aimer. l. 1. vs. 74.

Ce Poëte reconnoît ailleurs évidemment que les objets du *ridicule* sont placés à notre égard dans une certaine *infériorité*, dans une certaine décadence.

A l'aspect imprévu d'Iris ou de Clymene,
L'Orateur interdit soupire en bégayant;
Et Vénus rit *de voir le nouveau Démosthene,*
De Patron, *devenu* Client.

Je reviens à cette *audace* occasionnée par l'yvresse, & qu'Ovide établit pour circonstance immédiate du rire. Il est certain que le vin inspire une pétulance propre à mettre en jeu les ressorts de l'orgueil. Sur la fin d'un repas, les Convives commencent à s'entre-regarder comme pour voir qui fournit le plus matiere à plaisanterie. On se fait par dégré de légeres attaques, qui dégénerent bientôt en une guerre d'esprit, de saillie, & de rire. S'il arrive qu'on ait des raisons réciproques de se ménager, c'est une espece de convention générale de n'attaquer alors que les absens, qui dans ces sortes d'occasions sont toujours condamnés *par défaut* à la peine du *ridicule*; car cette absence les place à notre égard dans un

point de vue qui les rappetiſſe, & qui diminue étrangement pour eux notre conſidération. Il nous ſemble les appercevoir avec la Lunette d'éloignement. Or, cette altération dans la maniere de voir pervertit notre jugement, & produit en nous, ou l'*eſtime* exagérée, ou l'extrême *dédain*. Mais dans un repas, l'*amour-propre* étant plus libre, nous fait volontiers pencher vers le *mépris*; & ce *mépris*, s'il ne peut s'arrêter ſur les objets voiſins, prend l'eſſor, & ſe jette au dehors ſur ce qu'il peut rencontrer. C'eſt pour prévenir cet abus, que quelques anciens avoient fait graver ſur la porte de leur ſalle à manger cette maxime que tout le monde cite, & que perſonne ne pratique:

„ *Nous ne médirons point des abſens ni des morts.*

Un Acteur chargé des rôles où le perſonnage doit faire rire à ſes dépens, ne parviendra gueres à ſon but que par une ſorte de *dégradation* de ſon être, & qu'en ſe compoſant un maſque, un ton, un maintien, qui paroiſſe appeller ſur lui *la riſée des paſſans*. C'eſt le principal talent d'*Armand*, & peut-être le ſeul mérite de *Poiſſon* (*). Ce dernier fait rire

(*) *Préville* n'avoit point encore paru ſur notre ſcène; & cet Acteur charmant n'étoit point alors connu de M. de Monteſquieu.

même avant de parler. A peine paroît-il sur la scène, que tout le monde s'écrie : *Voilà un drôle de corps !* Cette acclamation burlesque n'en fait pas moins l'éloge du Comédien ; elle a sa source dans cette maxime tacitement reconnue : „ *Que plus un personnage paroît déroger à* „ *la considération, plus il est voisin de* „ *faire rire*". *Pourceaugnac* & le *Bourgeois Gentilhomme* sont entiérement fondés sur ce principe.

La plupart des Auteurs actuels font moins rire dans leurs pieces que Moliere & Regnard ; sans doute, par la raison que leurs personnages, même les plus plaisans, conservent une teinture de dignité. C'étoit le défaut de Ménandre & de Térence ; & c'est surtout le vice des Comiques modernes.

L'Orateur *Crassus* dans une occasion très-favorable à la plaisanterie, s'observa cependant par égard pour *Scévola*, & par considération pour lui-même. Il arrivera la même chose toutes les fois qu'on introduira dans la Comédie des personnages graves, à moins de les *travestir*, de les *dégrader*, & d'en faire les jouets & les victimes de la plaisanterie, comme Aristophane, qui ne craignit point d'immoler aux risées publiques

Socrate, (*) Cléon, Euripide, Lamachus, Aminias, les Ambaſſadeurs même de la République, & celui du Roi de Perſe, préſens au Spectacle.

Un trop grand *intérêt* nuit viſiblement dans la Comédie à l'action du *rire*. Il eſt difficile & même dangereux de prétendre allier ces deux mobiles incohérens, qui jaloux de briller ſeuls, ſemblent réciproquement s'exclure de l'étendue de la ſcène. Leur vraye place, s'ils ont droit de ſe trouver quelquefois enſemble, eſt, à mon gré, cette troiſieme claſſe de Drame appellée *Comédie agréable*, & qui n'eſt autre choſe que l'ancienne *Paſtorale* déguiſée. La plupart des Idylles de Théocrite, de Moſchus, de Bion, & de Virgile même ſont les Comédies primitives de ce genre. Mais il faut un art merveilleux, une délicateſſe inexprimable pour rencontrer le vrai tempérament qui convient à cette eſpece mixte. *Le rire des graces*, dont parle Anacréon, n'étoit

(*) Ces perſonnages étoient, ſans contredit, les plus conſidérables que le Poëte pût attaquer; car ſans parler de Socrate & d'Euripide que leur nom fait aſſez connoître, Lamachus, & Cléon étoient Généraux des troupes; & l'*Archonte* Aminias étoit alors revêtu du caractere ſacré de *chef de la République, & de Magiſtrat ſuprême.*

ſans doute facile à peindre qu'à lui ſeul:

Sous ces ombrages formés
Par les vignes abondantes,
Peins les Amours déſarmés,
Aux pieds des graces riantes.

Cependant de ces idées gracieuſes, de ces *graces riantes*, à celles qui font *rire*, il eſt encore un intervale bien plus rare à ſaiſir, & qu'on ſe flattera vainement d'avoir rempli, ſi l'on ne poſſede *cette saillie molle & facile* que Virgile ſurtout a ſçû répandre dans ſes Eglogues, en repréſentant les diſputes des Bergers, & les divers amuſemens champêtres. Je me contenterai de citer les deux paſſages ſuivans, qui ſont marqués au coin d'une délicateſſe infinie, & qu'on avouera cependant être d'une *naïveté* vraiment *comique*. Le premier, ſous une réticence adroite couvre un trait de Satyre très-piquant:

Nous ſavons en quel bois.... mais les Nymphes faciles
N'ont fait que rire en le voyant.

Le ſecond repréſente au naturel une ruſe, une eſpièglerie de jeune fille. C'eſt un Villageois qui parle:

Quand Galatée, aux champs, m'a joüé quelque tour;
La folâtre auſſi-tôt ſe ſauve ſous un hêtre,
Et, tout en ſe cachant, affecte de paroître;

Horace qui dans ſon Art Poëtique ſemble attribuer à Virgile le talent excluſif du *Comique gracieux*, poſſédoit lui-même cet art ſi difficile & ſi rare, au ſuprême dégré. Il ne faut pour s'en convaincre que ſe rappeller comment Déſpreaux a traduit d'après ce Poëte l'idée charmante d'un baiſer deſiré par l'Amant, mais disputé par la Maîtreſſe ;

„ *Qui mollement réſiſte & par un doux caprice*
„ *Quelquefois le refuſe afin qu'on le raviſſe.*

Voilà, ſi je ne me trompe, des modeles achevés du Comique agréable ; mais la rareté de ces morceaux précieux, même chez les génies de la premiere claſſe, ne prouve que trop l'extrême difficulté du genre. Au reſte, on a pu remarquer que le *ſourire* qui réſulte de ces exemples ſe rapporte au principe que j'ai établi. Ces paſſages, dis-je, renferment une certaine *mièvrerie*, une ſorte d'*innocence*, qualités du ſecond ordre, & placées au deſſous du *ſentiment préſomptueux de notre diſcernement*. Car nous ne jugeons que ces objets ſont *comiques* que par une *comparaiſon orgueilleuſe*, & parce que nous eſtimons notre maniere de voir & de raiſonner *ſupérieure* à celle que ces ſortes d'idées nous préſentent.

Ce *Philémon* qui mourut, dit-on, à force de rire lui-même d'un bon mot qu'il avoit cru dire, n'eſt-il pas un nouvel argument en faveur de mon ſyſtême, & ne ſert-il pas à prouver d'autant plus l'influence de l'*amour-propre* ſur le *ris* ?

Zeuxis ſans un fond d'orgueil plus que prodigieux auroit-il trouvé un ſi grand *mérite comique* au choix de l'attitude biſarre qu'il avoit fait prendre à ſa vieille? Chacun ne voit-il pas que ce bon peintre, à l'exemple de *Philémon*, ne s'extaſioit de la ſorte pour une plaiſanterie inſipide, que par la raiſon qu'il en étoit l'Auteur.

„ Au moins, (reprendra quelqu'un) ſi „ c'eſt l'orgueil qui nous fait rire de nos „ propres plaiſanteries, il ne paroît pas „ que ce ſoit le même principe qui nous „ faſſe rire des bons mots que nous en-„ tendons dire. Car nous n'en rions „ point ſans les approuver; & ce ſuffrage „ paroît moins être un effet de notre *pré-„ ſomption* qu'un ſacrifice aſſez naïf de „ notre amour-propre."

C'eſt cependant tout le contraire; puiſqu'en adoptant les plaiſanteries d'autrui, nous nous en arrogeons, en quelque ſorte, le principal honneur. Une vanité ſecrette nous fait trouver notre

avantage à les approuver, à les ſaiſir. Cet hommage apparent n'eſt de notre part qu'un tribut intéreſſé; & quand nous rendons juſtice au ſel de ces ſaillies, & au génie de leurs Auteurs, nous retenons toujours quelques grains d'encens pour nous-mêmes. La gloire de la rencontre, de l'imagination, du travail, voilà pour les inventeurs; le mérite de juger, de diſcerner, de ſentir, voilà pour notre propre compte. Dites après cela que nous rions ſans orgueil, même des plaiſanteries des autres.

Pourquoi cette Comédie où vous étiez en train de rire ceſſe-t-elle de vous amuſer, quand vous commencez à vous y reconnoître? C'eſt que l'amour-propre ſatisfait ne demande qu'à rire, & que l'amour-propre offenſé ne prend plus goût à la raillerie. Preuve invincible que l'orgueil eſt le véritable principe de cette convulſion des organes; & que le ſeul amour-propre la fait également naître & ceſſer. Nous prenons fait & cauſe dans ces mêmes Comédies pour ceux de nos amis qui s'y trouvent attaqués; nous ceſſons de rire, dès qu'ils ſont compromis:

Mécene, ô mon Patron! toi qui mieux que pas un,
Connois tous mes défauts; tu les vois, ſans en rire;

Et tu ne juges pas pour un mal ſi commun,
Devoir me releguer dans la triple Anticyre.
Ai-je un chagrin? ton cœur en partage l'ennui:
Et bien loin d'inſulter toi-même à la foibleſſe
D'un ami, qui dans toi met ſon plus ferme appui;
Si quelqu'un m'a bleſſé, c'eſt Mécene qu'il bleſſe.
Horace Epitre. 1. l. 1.

Contrefaites une perſonne qui rit, ou reprochez-lui de rire mal-à-propos, vous l'offenſez à-coup-ſûr d'une maniere cruelle. Pourquoi? c'eſt que vous troublez la jouiſſance ſecrette de ſon orgueil; c'eſt que vous ſurprenez ſon amour-propre en flagrant délit. La raiſon de tout cela? *C'eſt que l'orgueil eſt la ſource du rire.*

Vous avez vu ce pere ſenſible, cette mere idolâtre flatter leur Enfant & lui ſourire dans un âge encore tendre. Vous voyez à préſent leurs careſſes décroître à meſure qu'il grandit. C'eſt que l'Enfant, tant qu'il mérite ce nom, leur eſt immédiatement ſubordonné par la nature & que juſques-là leur vanité peut s'y complaire. Mais lorſqu'il atteint douze ou treize ans, ſon eſprit ſe forme; ſes idées s'étendent; & ſes connoiſſances luttent, pour ainſi dire, avec celles de ſes parens. Leur tendreſſe alors décline d'une maniere ſenſible, & vient même quelquefois à ceſſer entiérement. Dès ce mo-

moment, l'amour-propre s'indiſpoſe; l'orgueil s'aigrit; les Peres cherchent à regagner le terrain perdu; & la ſévérité, la dureté même prennent ſouvent la place de cet amour de complaiſance. Telle eſt la loi ſuprême, univerſelle, invariable, établie dans la Nature. L'Ours ne careſſe ſes petits que tant qu'ils ſont foibles. L'Aigle méconnoît ſes Aiglons, dès qu'ils commencent à voler ſeuls.

Ce même Enfant dont nous parlions, vient-il enſuite à ſe diſtinguer dans le monde par des qualités remarquables, ou par quelque endroit propre à flatter l'orgueil de ſes parens? Voilà auſſitôt l'amour paternel qui ſe réveille; & ce retour de tendreſſe n'eſt dans le fond qu'un retour d'amour-propre. L'objet oublié redevient celui de notre complaiſance; nous ne le reverrons plus ſans un ſourire orgueilleux. Ce principe va ſi loin qu'il rend raiſon de la prédilection aveugle que nous avons d'ordinaire pour nos Enfans derniers nés. Vous vous convaincrez que c'eſt encore une affaire d'orgueil. Nos faveurs, notre attachement, nos careſſes veulent être libres. Nous trouvons une ſorte de vanité à les placer à notre gré, à les faire tomber ſur qui bon nous ſemble. Nous ſommes jaloux

ſur-tout du droit arbitraire de fixer nos goûts, ou de les changer. Si donc nous retranchons d'un côté pour mettre de l'autre, ne doutons point que notre orgueil n'ait fait ce partage. Lui ſeul nous pouſſe à ces viciſſitudes. Il nous perſuade que nous ſommes les maîtres de notre choix, de nos affections; il nous fait trouver un plaiſir ſuperbe à diſpoſer ainſi de notre tendreſſe. Une mere eſt-elle ſouvent féconde? On s'apperçoit bientôt dans une famille de l'influence de ce raiſonnement. Les aînés n'ont glus gueres en partage que les réprimandes. Les douceurs, les careſſes, le *ſourire* enfin ſont pour le dernier venu. L'orgueil, pour le dire en paſſant, eſt le principe ſecret de l'inconſtance en amitié, comme en amour. Mais c'eſt une thèſe différente, & qui m'écarteroit de mon ſujet.

Une autre preuve que l'amour-propre eſt la ſource du rire, c'eſt que nous ſourions pour l'ordinaire aux idées d'autrui qui ont une grande conformité avec les notres. Il nous ſemble en être les inventeurs. Junon dans l'Enéide ayant propoſé d'exciter un orage, pour forcer Enée & Didon à ſe retirer dans une Caverne, où ils puſſent ſe trouver ſeuls, &

ſe donner des gages réciproques de leur amour ; Vénus, dit le Poëte,

Applaudit au projet, & ſourit à la ruſe.

Cicéron remarque *qu'un Aruſpice n'en pouvoit regarder un autre ſans rire.* C'eſt que deux Aruſpices en ſe rencontrant s'amuſoient à fraix communs de la ſuperſtition, & de l'imbécillité humaines.

Les perſonnes folâtres ſont moins ſuſceptibles de s'offenſer que celles qui ſont graves. Elles s'occupent moins du *Decorum.* La ſécurité de leur amour-propre ouvre chez elles un accès plus facile au *rire.* C'eſt ce que prouve l'exemple des Nymphes, que Virgile nous repréſente comme des divinités fort commodes, & ne faiſant que *rire* de certaines libertés qu'on a priſes dans leur grotte. Minerve, Junon, Diane, & toutes les Déeſſes du haut parage n'auroient point vu la choſe du côté plaiſant. Témoin Cybele qui changea Hippomene & Atalante en Lions pour avoir goûté dans ſon Temple les premieres douceurs de l'Hyménée ;

„ *Faute helas ! pardonnable,*
„ *Si l'Orgueil ſavoit pardonner !*

Nous ſommes cependant portés quelque-

fois à rire d'une offenſe, qui manque ſon effet. La ſource de cette Clémence & dans le ſentiment de notre *ſupériorité*. Par cette raiſon, un Enfant qui nous bat, nous fait *rire*.

Nous rions même d'une offenſe où nous ſommes directement compromis, pourvû qu'il en réſulte pour les autres un mal où notre orgueil puiſſe trouver ſon compte. Si vous n'en croyez rien, oſez démentir Horace; & faites le procès à cette belle Ode, où le Poëte ſe plaint de l'infidélité de *Barine :*

Je penſe voir ſourire aux ſermens que tu fais,
Les folâtres plaiſirs, les graces indulgentes,
Et leur mere propice aux ruſes des Amantes,
Et le cruel Amour qui ne ceſſe jamais
D'aiguiſer contre nous ſur des roches ſanglantes
La pointe ardente de ſes traits.

La premiere idée de cette Strophe eſt commune à tous les Poëtes. Jupiter, s'il en faut croire. Ovide :

Jupiter du haut des Cieux
Rit lui-même des parjures
Qu'il voit faire aux amoureux.

Tibulle dit à-peu-près la même choſe en d'autres termes :

Jupiter ſans courroux voit l'orage & les vents
Emporter dans les airs nos vœux & nos ſermens.

Ce rire du Souverain des Dieux ne pouvoit prendre sa source que dans le *dédain*, l'*orgueil* en étoit donc le principe.

Mais jusqu'où ne va point la *présomption* de l'homme ? Non content de rire aux dépens d'autrui, il porte quelquefois la vanité jusqu'à rire à ses propres dépens. On peut appeller ce moment le triomphe de l'amour-propre, puisque ce même *orgueil* qui nous fait presque toujours penser que nous sommes *supérieurs* à nos semblables, nous fait croire en certains instans que nous sommes *supérieurs* à nous-mêmes.

Lorsque notre amour-propre éprouve un mêlange égal de plaisir & de peine, le rire qui naît de l'orgueil durant cette double sensation, s'appelle rire *Sardonique* ou *Sardonien*. Ce rire, Messieurs, est d'une nature vraiment mixte, & précisément telle qu'on vous l'a détaillée; à l'exception que la douleur & le plaisir n'en sont réellement que les circonstances, & que l'orgueil en est la véritable source. Quant à l'origine de l'Epithete de *Sardonien*, elle n'est pas moins problématique que ne l'a été jusqu'ici la question même du *rire*. Ceux qui dérivent ce mot de l'Isle de *Sardaigne*, par rapport à l'herbe-du-rire qu'on dit y croî-

tre, ne me paroiſſent pas avoir égard à l'antiquité du proverbe. Il avoit pris naiſſance en des lieux très-éloignés de la Sardaigne, & dans des tems fort antérieurs à la célébrité de cette Iſle. Nicandre, dans ſon Poëme des *Antidotes* où il paſſe en revue preſque toutes les ſortes de venins, ne dit pas un mot de l'*Ache-du-rire* (*), ni de ſes effets. Il faut donc croire que ce conte populaire eſt poſtérieur à ce Poëte, & parconſéquent à quantité d'Auteurs Grecs plus anciens que Nicandre ; leſquels cependant citent le *rire Sardonien*, comme un proverbe uſité de tous les tems. Homere le plus ancien des Poëtes connus, l'appelle Sard*a*nien & non Sard*o*nien ; ce qui prouve que ce mot a ſouffert pluſieurs altérations ; & ſurtout, qu'il ne vient point du mot Sardaigne, cette Iſle ayant toujours été appellée par les Grecs *Sardô* & non *Sarda*. Callimaque d'ailleurs la repréſente comme un ſéjour enchanté, comme le berceau des graces ; & ſe garde bien de lui prêter aucune qualité malfaiſante :

On appelloit en Grec Σαρδώνιος πὸα ; & en Latin, *Apium-riſûs* ; ou *Sardonia herba*, *ſcelerata herba* &c.

Là se voit Sardô, cette Isle,
Que Vénus sortant des flots
Choisit pour premier azyle.
Callim. Hymnes.

C'est par corruption que les Auteurs venus depuis Homere ont appellé le rire amer *Sardonien*, ou *Sardonique*; changement, qui a donné lieu à deux fausses conjectures : l'une, que cette Epithete avoit rapport à la *Sardaigne*; & l'autre qu'elle venoit du mot *Sardonyx*, qui en Grec comme en François signifie une sorte de pierre précieuse. Cette derniere opinion a quelque chose d'assez spécieux : car si la *Sardoine* surnommée *Onyx* est nécessairement d'une couleur mêlangée; de même aussi, le rire dont il s'agit est toujours produit par le concours de plusieurs passions.

Mais toutes ces interprétations s'évanouissent d'elles-mêmes, lorsqu'on vient à réfléchir qu'elles ne sont fondées que sur les variations insensibles qui se sont glissées dans la maniere d'écrire & de prononcer cette expression vraiment Enigmatique. L'autorité d'Homere à cet égard emporte, sans contredit, la balance, par le seul poids de son antiquité. Il est certain de plus que les Grecs disoient

communément que quelqu'un *Sardanizoit* (*), pour dire que ſon *ris* n'étoit pas ſincere : vous remarquerez auſſi que le mot *Sardanaphale* (†) ſignifioit chez eux Bouffon, Jovial, Baladin; & qu'on donnoit cette épithete à tous les *Plaiſans de profeſſion*. Cela nous rameneroit à croire premiérement qu'il faut écrire & prononcer *rire Sardanien*; & qu'en ſecond lieu cette expreſſion proverbiale doit ſa naiſſance à la priſe de *Sardes*, époque qui réduiſit les *Lydiens* à faire le métier de Bouffons, de Farceurs, & de Mimes : mais d'un autre côté je ne vois pas qu'il ſoit poſſible d'admettre ce ſyſtême, puiſqu'Homere qui parle du *rire Sardanien*, vivoit près de deux cens ans avant l'expédition de Lydie.

Oſerois-je à mon tour riſquer une conjecture ? Puiſque *Sardanizer* ſignifie *rire d'une certaine maniere*, & que *Sardanaphale* veut dire un homme *qui excite le ris*, je pencherois à croire que le mot *Sarda* exprimoit *une ſorte de rire* chez les plus anciens peuples de l'Orient; que *Sardes* ſignifioit *Ville des ris*; que *Sardô* ſignifie *Iſle-riante*; & que le ſurnom de *Sardana-*

(*) Σαρδάζειν, Sardanium ridere

(†) Σαρδαναφάλος, morio, ſcurra, riſûs concitator, hiſtrio.

pale fut donné par dérision au lâche & *ridicule* dernier Roi des Assyriens. De ce mot *Sarda* qui signifie *rire*, joint à celui d'ANIA qui veut dire tristesse, les Grecs auront composé l'épithete *Sardanien*, qu'ils auront très-justement annexée à cette espece de rire où la joye se trouve confondue avec la tristesse; notre amour-propre alors étant également affecté de plaisir & de douleur.

On trouve une citation du rire Sardanien dans l'Iliade; & une autre dans l'Odyssée. Les deux passages sont très-remarquables, & faits de main de maître: Ce rire y est caractérisé d'une façon frappante. Dans l'Iliade il n'est pas nommé; mais il est impossible de le méconnoître:

La sévere Junon prend place entre les Dieux:
Sa Bouche en cet instant s'efforce de sourire;
Mais son front sombre & sourcilleux,
Laisse voir le dépit dont le trait la déchire.

Dans l'Odyssée, il est nommé expressément. Ulisse a prévu l'insulte que l'insolent *Ctésippe* médite de lui faire: ce héros qui voit venir le coup,

Se détourne, l'évite, & sourit en lui-même
D'un ris Sardanien.

Un autre passage du même Poëte qui

porte évidemment l'empreinte du rire mixte, c'eſt l'inſtant pathétique où prêt à ſortir des portes de *Sçées*, Hector remet Aſtianax aux mains de ſa mere éperdue :

Hector lui rend ſon fils : la ſenſible Andromaque
Le preſſe ſur ſon ſein ; & prête à s'égarer,
Vous l'euſſiez vue enſemble, & ſourire, & pleurer.

Or, dans tous ces cas, il eſt facile de reconnoître que l'*orgueil eſt la cauſe du ris*. Dans le premier exemple, Junon ne s'efforce de rire que par vanité, & pour déguiſer les chagrins qui l'aſſiégent. Dans le ſecond, Uliſſe ne *ſourit* que parce qu'il s'applaudit de l'erreur de *Ctéſippe*, & de la vengeance qu'il ſe propoſe de tirer de ce traître. Dans le troiſieme, *Andromaque* ſourit très-naturellement ſans doute, à la vue de ſon fils qu'Hector lui a fait enviſager comme un autre lui-même, comme l'eſpoir de Troye, & comme un héros naiſſant dont le bras invincible mettra quelque jour aux pieds de ſa mere les dépouilles ſanglantes de ſes ennemis. Ce ſont les expreſſions d'Hector ; & c'eſt de ces idées ſuperbes qu'elle eſt occupée, lorſquelle *ſourit* à la vue d'Aſtianax. Mais le trouble où la jette le départ actuel de ſon Epoux corrompt

sa joye, & combat ses espérances présomptueuses. Aussi le rire d'Andromaque en cette occasion doit-il être regardé comme un véritable rire *Sardanien*.

Le rire d'*Ironie* ou de *Sarcasme* appartient manifestement à cette classe de *ris*; puisqu'il porte la double empreinte du plaisir mêlé d'amertume. Jettez un instant les yeux sur ce Buste de Despréaux, l'un des chef-d'œuvres de *Girardon*, & l'une des curiosités qu'on admire dans cette Salle. (*) L'Artiste a tellement exprimé ce caractere mixte dont nous parlons, que l'Ironie elle-même armée de la douleur semble résider ici sur les lèvres & sur toute la bouche de ce sévere Critique, qui semble jouïr avec orgueil du plaisir cruel d'immoler ses victimes.

Je pense, Messieurs, vous avoir pleinement convaincus que le rire prend sa source dans l'*orgueil* & que ce principe s'étend à toutes les sortes de *ris*. Ces différentes especes peuvent selon moi se réduire à l'énumération suivante:

Le rire à *gorge déployée*, ou rire indécent.

Le rire gracieux, ou le sourire.

Le rire de dignité, ou de protection.

(*) M. Titon du Tillet possédoit l'original en marbre du Buste de Despréaux, par Girardon.

Le rire niais, qu'il faut diſtinguer du rire ingénu.

Le rire avantageux, ou de pure vanité.

Le rire de civilité, de convention, ou d'uſage.

Le rire pincé, ou dédaigneux.

Le rire franc, ſincere, ou ſérein, qui ſe répand ſur toute la phyſionomie.

Le rire hypocrite, ou ſimulé, qu'on appelle auſſi rire-en-deſſous, rire-ſous-cape, rire-malin, ou rire-ſournois; encore que ce dernier doive être diſtingué du rire malin.

Le rire contraint, ou celui qu'on retient en ſe faiſant violence.

Le rire forcé, ou machinal, occaſionné par le chatouillement exceſſif, par les bleſſures du diaphragme, par certains breuvages &c.

Le rire amer, excité par le dépit, la vengeance, l'indignation, & mêlé d'un certain plaiſir, le tout combiné d'orgueil. Ce rire & le rire forcé ſont compris ſous le nom commun de *Sardanien.*

En un mot, le rire *inextinguible* dont parle Homere, ou celui qu'on ne peut arrêter, & qui ſuſcite dans les flancs, dans la gorge & dans toute la perſonne une convulſion dont nous ne ſommes plus les maîtres.

De tous ces *ris*, le rire forcé, ou purement machinal, eſt le ſeul qu'on ne puiſſe attribuer directement au mouvement de l'orgueil. Le ſeul rapport qu'il ait avec cette paſſion, c'eſt d'en ébranler contradictoirement les reſſorts, par le dérangement du diaphragme. Ce rire eſt à l'orgueil ce que ſeroit à l'harmonie, ſous les doigts d'un Muſicien habile, un ſon faux occaſionné fortuitement par le dérangement d'une corde. Cette diſſonnance accidentelle ne prouveroit rien contre le talent de l'Artiſte, ni contre la juſteſſe de l'air. Si quelqu'un voulant donner la ſolution de la cauſe morale du *geſte*, définiſſoit ce mouvement : *un effet libre de la volonté* ; cette explication n'en ſeroit pas moins juſte, parce qu'une violence étrangere m'auroit contraint de faire un geſte contraire à mon intention. Le ſeul nom de *rire forcé* fait aſſez voir qu'il doit être rangé dans la claſſe des exceptions ; & qu'il forme une contradiction réelle dans la nature.

J'ai dit que l'orgueil, dans l'opération du rire, admettoit aſſez volontiers, mais comme en ſous-ordre, l'entremiſe d'autres paſſions. Il eſt à remarquer que la *ſurpriſe* eſt de tous ces reſſorts le plus propre à déterminer le mouvement du

rire. *Car*, ſelon l'obſervation judicieuſe de Cicéron, *les plaiſirs inattendus ſont les plus piquans de tous ; & nous ne rions jamais de meilleure grace, que lorſque notre ame ſe trouve dans un état de ſurpriſe flatteuſe à la rencontre imprévue de quelque événement ſingulier.* L'art d'exciter dans l'ame cette commotion ſubite demande une étude particuliere, qui conſiſte particuliérement dans l'uſage connu de quelques *moyens oratoires* déſignés par les Grammairiens ſous le nom de *Tropes* ou *figures*. Voici quelques exemples de ces manieres d'exciter le rire par le concours de la *ſurpriſe:*

Premiérement par *improviſte*, comme le valet *Carie*, dans le *Plutus* d'Ariſtophane:

CHREMYLE.

Et cette tour, que d'ici l'on peut voir ;
Qu'à nos fraix Timothée a, dit-on, fait conſtruire ?....

CARIE.

Que ſur toi puiſſe-t-elle choir !

Secondement par *contradiction dans les termes*, comme Soſie dans Amphitrion:

„ *Et j'étois venu, je vous jure,*
„ *Avant que je fuſſe arrivé.*

3°. Par *contradiction sous-entendue* comme dans l'*Epreuve-réciproque*, lorsque le faux Financier dit à la fausse Comtesse:

„ *Oui, cette femme-là me coûte soixante mille écus.... ou rien.*

4°. Par *sur-abondance*, comme dans la même piece où M. Patin dit encore:

„ *Je l'eusse épousée, je pense, sans un vieux mari....*
„ *qu'elle avoit encore de reste.*

5°. Par *contre-sens* comme lorsque l'*Avare* pour dire: *il faut manger pour vivre, & non vivre pour manger*, se trompe & dit:

„ *Il faut vivre pour manger, & non pas manger*
„ *pour vivre.*

6°. Par *effronterie*, comme dans *Crispin rival de son Maître:*

„ *Pardonnez-nous cette friponnerie, à cause de*
„ *l'habitude.*

7°. Par *disparate*, comme dans ce vers de Regnard:

On ne peut s'empêcher d'en pleurer... & d'en rire.

8°. Par *récidive* comme l'Orateur Crassus plaidant contre Lucius Helvius Lamia. Ce dernier étoit une espece de nain

tout contrefait. *Ecoutons*, dit Craſſus, *ce joli petit homme.* Lamia piqué de cette raillerie répondit avec humeur : *qu'il n'avoit pu remédier aux défauts de ſon Corps, mais ſeulement à ceux de ſon Eſprit.* Alors Craſſus reprit d'un grand ſang-froid : *écoutons donc cet homme-d'eſprit* ; ce qui mit Lamia hors de toute meſure, & redoubla ſa douleur & ſon embarras au point que tout l'Auditoire faillit étouffer de rire.

9°. Par *contradictions dans les uſages*, comme dans cette phraſe :

Vous êtes un homme étrange ! vous avez une chaumiere à la ville, & un Palais dans les champs.

Et dans cette autre ;

Mettre mon Potager en parterre ! eh ! que mettrai-je donc dans ma ſoupe ? ... des Tulippes ?

10°. *Par contradiction-conſéquente* comme dans ce trait de plaiſanterie rapporté par Cicéron : „ Quintus Opimius voyant paſſer Egilius, jeune homme qu'une figure efféminée faiſoit ſoupçonner de débauche, lui dit en riant : *Eh ! bien, ma chere Egilia, quand viendrez-vous coudre ou filer chez moi ? Je n'oſerois*, répondit modeſtement Egilius, *car ma mere n'entend point que ſa fille hante des femmes de mauvais exemple.*

11°.

11°. Par l'*emploi des mêmes termes*, comme dans cette historiette citée par le même Ecrivain : „ Scipion Nasica s'é-„ tant présenté à la porte d'*Ennius*, la „ Servante de ce Poëte lui dit que *son* „ *Maître n'y étoit pas*. Scipion comprit „ qu'il s'étoit fait celer, mais n'en té-„ moigna rien. Quelques jours après, „ Ennius alla voir Scipion qui, du plus „ loin qu'il l'entendit parler, lui cria „ *qu'il n'y étoit point. Eh! quoi?* dit En-„ nius; *n'entens-je pas votre voix?* Alors „ Scipion: *vous êtes, sans mentir, un* „ *homme bien injuste! Vous exigez que je* „ *m'en rapporte à votre Servante lorsqu'elle* „ *me dit que vous êtes en ville; & vous* „ *refusez de me croire moi-même, quand je* „ *vous assure que je suis absent!*

12°. Par *exagération*, comme dans ce passage d'Aristophane :

CHREMYLE.

Ainsi donc, si selon votre gré,
Le destin aux vertus devenoit moins contraire,
S'il vous rendoit la vue?..

PLUTUS.

Aussi-tôt, aux méchans
J'irois retirer mes présens.

CHREMYLE.

Et les bons ?

PLUTUS.

Ah ! pour eux vous me verriez tout faire :
A les bien caresser je mettrois tous mes soins ;
Car je n'en ai pas vu, depuis mille ans au moins.

CARIE.

Il faut que ces gens-là ne se montrent plus guere,
Ou que le moule en soit perdu ;
Car moi, qui, grace au Ciel, ai la vue assez claire,
Si j'en vis jamais un, je veux être pendu.

CHREMYLE.

Au nom des gens de bien, dont le nombre est si rare,
De vos dons envers moi ne soyez point avare ;
Et si la probité, l'honneur, la bonne foi,
Pour fixer vos faveurs sont la route certaine,
Ma Maison, que voici, vous offre assez d'emploi.
Vous chercheriez en vain dans le reste d'Athene,
Un plus honnête homme que moi.

PLUTUS.

Tel est de tous les Gueux l'ordinaire langage.
Ont-ils besoin de mon secours ?
L'honneur, la probité regnent dans leurs discours :
Mais de mes dons à peine ils ont connu l'usage,
Qu'on les voit aux vertus renoncer pour toujours.

CHREMYLE.

J'en connois (& ceux-là, je vous les abandonne)
Dont tel eſt le portrait : mais il s'en trouve auſſi
Qui. . . .

PLUTUS.

Non, vous dis-je; ils ſont tous faits ainſi;
Et je prétends n'en excepter perſonne.

13. Par *interprétation détournée.* La même Comédie de *Plutus* nous fournira encore un exemple ingénieux de ce genre de plaiſanterie :

CARIE.

Eh! que craignez-vous, je vous prie ?

PLUTUS.

Franchement, la démarche où l'on veut m'engager,
Mérite encore d'y ſong.r.

CARIE.

Fi! Pouvez-vous montrer tant de poltronerie ?

CHREMYLE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on vous nomme peureux.

PLUTUS.

Moi, peureux! A ce point vous pourriez vous méprendre?
Je vois bien qu'il faut vous apprendre,
D'ou me vient ce surnom fâcheux.
Certain fureteur de Cassettes
Voulut de nuit enlever mon trésor.
Mais, graces à mes soins, il s'en fut les mains nettes;
Car tout étoit enclos sous un bon Coffre-fort.
Or, admirez l'impudence
De cet insigne voleur!
Il m'osa décrier comme un Ladre sans cœur,
Et fit passer ma prudence,
Pour un effet de ma peur.

14°. *Par abus-de-termes*, comme lorsqu'on appelloit César *le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris.*

15°. *Par l'assemblage incohérent de deux expressions*, comme les *aunes-de-Moutons* de M. Guillaume, dans la Comédie de l'*Avocat Patelin.*

Enfin par *contre-attente*, comme dans le fragment de Nævius que je vais rapporter. Un vieillard se prend de compassion pour un jeune homme qu'il voit conduire en prison pour dettes. Notre Avare est sur le point de le racheter;

mais la ſomme qu'on lui demande le décourage à tel point qu'il ſe croit obligé de ſpécifier ſon refus deux fois dans une même phraſe, & de deux manieres également inattendues : ce qui donne à ce paſſage un ſel de plaiſanterie dont les anciens faiſoient grand cas. Il y a d'ailleurs dans ce fragment, trop court ſans doute, un comique de ſituation, qui le rendoit très-digne de nous être conſervé avec le reſte de l'ouvrage. Repréſentez-vous la poſition du débiteur qu'on mene en priſon ; la joye qui ſe répand ſur ſon viſage lorſqu'il voit le Vieillard entrer en marché pour ſa délivrance ; en un mot, ſon dépit & ſon étonnement lorſque celui-ci conclut par le laiſſer dans la criſe.

CHRÉMÈS.

Certes ! Je prends pitié du ſort de ce jeune homme.
Pour quelle dette, ami, ſe voit-il condamner ?
Parlez, que vous faut-il ?

LE CRÉANCIER.

Mille écus font la ſomme.

CHRÉMÈS.

Je ne vous dis plus rien ; vous pouvez l'emmener.

Si le vieillard s'étoit contenté de répondre en se retirant : *je ne vous dis plus rien* : le trait seroit d'un comique ordinaire ; mais l'avarice est une passion dure ; elle commande alors dans toute sa force à Chrémès ; elle lui reproche en quelque sorte le mouvement de générosité qu'il a eû ; il falloit donc caractériser la laideur, la rudesse, la cruauté de ce vice ; & c'est ce que fait à merveilles notre *Harpagon*, en ajoutant inhumainement ces paroles brutales :

Vous pouvez l'emmener.

Tels sont les moyens les plus usités d'exciter le rire ; & il n'est aucun de ces exemples qui ne prouve que l'homme ne rit jamais qu'en vertu d'un retour flatteur sur lui-même & d'une comparaison plus ou moins orgueilleuse qu'il fait de lui à l'objet ridicule. L'amour-propre flatté est donc dans tous les cas la source cachée, le ressort constant, en un mot le principe physique & moral du *rire*.

FIN.

ERRATA.

Page 70. lig. 11. *idés*, lisez, *idées*
—— 73. lig. 24. *Ps*. 24. lisez, *Ode* 24.
—— 116. lig. 2. *Clémence &*, lisez, *clémence est*
—— 118. Note lig. 1. *appelloit*, lisez *l'appelloit*